

ministère
éducation
nationale



éduscol



Document d'accompagnement
pédagogique

Ressources pour l'école et le collège

Aimé Césaire

Commémoration 1913-2013

décembre 2013

Aimé Césaire

Par Daniel Maximin

Les vraies civilisations sont des saisissements poétiques : saisissement des étoiles, du soleil, de la plante, de l'animal, saisissement du globe rond, de la pluie, de la lumière, des nombres, saisissement de la vie, saisissement de la mort.

Et la poésie est insurrection contre la société parce que dévotion au mythe déserté ou éloigné ou oblitéré...Seul l'esprit poétique corrode et bâtit, retranche et vivifie. "

(Aimé Césaire. Appel au magicien. Mai 44, en Haïti)

Ainsi parlait le jeune poète Césaire lors de son premier séjour en Haïti après que les Antilles se furent libérées de l'oppression pétainiste, avec cet appel fondateur proclamant quel nouveau monde devrait surgir sur les décombres de l'ancien, de l'insurrection générale contre le nazisme, les fascismes et les colonialismes. Il importe d'y revenir pour comprendre la fidélité de Césaire à la poésie, *la parole essentielle*, tout au long de sa riche vie d'homme, d'intellectuel, d'homme politique, d'acteur de la décolonisation des peuples et des esprits, de député-maire en Martinique pendant un demi-siècle, d'historien, d'orateur pamphlétaire et d'écrivain de théâtre.



Poète d'initiation, mais à nulle autre croyance que le seul culte de la poésie : "*J'ai inventé mon vocabulaire et j'ai forgé ma mythologie*" : déclare Césaire avec autant d'orgueil que de modestie, créateur donc de sa langue flamboyante et bâtarde, assumant en sa modernité profane l'héritage de l'impur et du profané, sans arcanes ni codes secrets, mais décryptant : *sans filiation le barbare mot de passe*. Il se fait *insolite bâtisseur* d'une écriture poreuse à tous les vocabulaires, captant les mystères de la science étymologique, de la précision botanique, de l'univers sans frontières des mythologies. Tout en restant fidèle à son île laminée, attentif en ses marches quotidiennes aux messages de la géologie caribéenne, de l'agression marine sans répit de marées basses, des balisiers confiants et des flamboyants solaires, des seins épanouis de collines faussement endormies : *dire d'un délire alliant l'univers tout entier/ à la surrection d'un rocher*.

(...) Cette vigueur d'innovation formelle est en cohérence esthétique avec l'exigence politique fondamentale exprimée par Césaire dans les deux textes majeurs que sont le *Discours sur le colonialisme* et la *Lettre à Maurice Thorez* de 1956 : " aucune pensée ne vaut que repensée par nous et pour nous. Et c'est ici une véritable révolution copernicienne qu'il faut imposer, tant est enracinée en Europe, et dans tous les partis et dans tous les domaines, de l'extrême droite à l'extrême gauche, l'habitude de faire pour nous, de disposer pour nous, l'habitude de penser pour nous, bref l'habitude de nous contester le droit à l'initiative qui est, en définitive, le droit à la personnalité. " Aucune éthique ne se peut déclarer libre si elle n'invente pas au péril de son essence l'esthétique de sa liberté.

"Peut-être fallait-il être Antillais, c'est-à-dire si dénué, si dépersonnalisé, pour partir avec une telle fougue à la conquête de soi et de la plénitude" : ces mots, par lesquels Césaire rend hommage à Frantz Fanon, valent pour le définir lui-même en son œuvre et sa personnalité. L'acte poétique accompagne toujours le tissage solitaire des grands recommencements. *Je ne m'appréhende qu'à travers le mot*, précise-t-il. Contre la torpeur des Moi, les roulis écœurants de la barque insulaire, les phrases-maillons complices des chaînes, les écritures trop automatiques, les grammaires confisquées, les musiques endormies : *essayer des mots ? Leur frottement pour conjurer l'informe...* réaffirme-t-il dans *Séisme*, malgré les rêves effondrés, dans la lignée fidèle du juvénile rebelle du *Cahier* : *des mots ah oui des mots mais des mots de sang frais, des mots qui sont des raz-de-marée et des érésipèles et des paludismes et des laves et des feux de brousse, et des flambées de chair et des flambées de villes...*

Flambées politiques contre la défaillance des discours civilisateurs, l'inventaire des décombres et des trahisons, la traite post-coloniale du minerai noir, les dictatures en germe sous les révolutions trahies, les *débris de synthèses*, et le mépris occidental de tout ce que l'homme avait tissé, précise-t-il : *depuis le temple du soleil, depuis le masque, depuis l'Indien, depuis l'homme d'Afrique...* Flambée poétique fidèle à la *parole due* contre les crimes séculaires, les logiques pourries, le rationnel dévoyé, l'imaginaire bridé, la voyance *crevée aux yeux*, dont les séquelles corrodent toujours l'avenir espéré.

Parcours d'Aimé Césaire et de son œuvre

1913

26 juin. Naissance d'Aimé Césaire à Basse-Pointe, dans le Nord de la Martinique. Deuxième enfant d'une famille de six enfants. Son père, âgé alors de 25 ans, est économe d'Habitation, puis sera fonctionnaire des Contributions (*mon père fantasque grignoté d'une seule misère, je n'ai jamais su laquelle*). Sa mère Léonore Hermine, *Manman Nono*, est couturière (*et ma mère dont les jambes pour notre faim pédalent, pédalent de jour, de nuit, je suis même réveillé la nuit par ces jambes inlassables qui pédalent la nuit et la morsure âpre dans la chair molle d'une Singer que ma mère pédale, pédale pour notre faim et de jour et de nuit*). Cahier d'un retour au pays natal)

1924

Entre comme boursier au Lycée Schœlcher de Fort-de-France, où sa famille a déménagé. *Depuis le temple du soleil, depuis le masque, depuis l'indien, depuis l'homme d'Afrique, trop de distance a été calculée ici, consentie ici, entre les choses et nous.*

1931

Il quitte la Martinique pour Paris, afin de suivre des études de lettres au Lycée Louis-le-Grand. *Partir. Mon cœur bruissait de générosités emphatiques...* Il y rencontre Léopold Sedar Senghor, qui représentera fidèlement pour lui jusqu'au bout : *le diseur d'essentiel / le toujours à redire / la patience paysanne des semences à forcer / et l'entêtement d'une conjuration de racines*. Ils forment "la sainte trinité de la Négritude" avec leur ami Léon Damas, poète Guyanais, *feu sombre toujours*, que Césaire évoque ainsi à sa mort en 78 : *je vois les négritudes obstinées / les fidélités fraternelles / la nostalgie fertile / la réhabilitation de délires très anciens / je vois toute une nuit de ragtime et de blues / traversée d'un pêle-mêle de rires / et de sanglots d'enfants abandonnés... Frère, feu sombre toujours.*

1934

Reçu à l'École Normale Supérieure. Élu président de l'Association des étudiants martiniquais, il transforme leur revue : *L'étudiant martiniquais* en *L'étudiant noir*, qu'il anime avec Senghor. Son premier article : *la jeunesse noire tourne le dos à la tribu des vieux. La tribu des vieux dits : assimilation. Nous répondons : résurrection. Mais pour être soi, il faut lutter d'abord contre les frères égarés qui ont peur d'être soi : c'est la tourbe sénile des assimilés. Ensuite contre ceux qui veulent étendre leur moi : c'est la légion féroce des assimilateurs. Enfin pour être soi, il faut lutter contre soi. Jeunesse noire, il est un poil qui vous empêche d'agir, c'est l'identique. Rasez-vous. C'est la première condition de création.*

1935

Été en Croatie, dans la famille de son condisciple Petar Gubarina, chez qui il commence la composition du *Cahier d'un retour au pays natal*, (d'abord intitulé : *Cahier pour un retour..*) dont la "douloureuse parturition " aux dires de Senghor, se poursuit à Paris au milieu d'une grave crise psychologique. En 1936, il passe les vacances en Martinique. *Partir...j'arriverais lisse et jeune dans ce pays mien et je dirais à ce pays dont le limon entre dans la composition de ma chair : " J'ai longtemps erré et je reviens vers la hideur désertée de vos plaies". Je viendrais à ce pays mien et je lui dirais : "embrassez-moi sans crainte...et si je ne sais que parler, c'est pour vous que je parlerai "(Cahier d'un retour au pays natal).*

1937

Il épouse en juillet à Paris l'étudiante martiniquaise Suzanne Roussi, âgée de 22 ans (... et la femme qui avait mille noms/ de fontaine de soleil et de pleurs/ et ses cheveux d'alevin/ et ses pas mes climats/ et ses yeux mes saisons).

Ils auront six enfants : Jacques en 1938, Jean-Paul en 1939, Francis en 1941, Ina en 1942, Marco en 1948 et Michèle en 1951.



1939

Publication dans la petite revue *Volontés* de la première version du ***Cahier d'un retour au pays natal***, juste avant l'embarquement de la famille Césaire pour la Martinique. Ce poème aura de multiples et importantes transformations : une édition cubaine en espagnol dès 1943 illustrée par Wifredo Lam, une édition très différente à New York en 1947 éditée par les soins d'*André Breton*, une première édition en France chez Bordas en 1947 préfacée par Breton, jusqu'à l'édition de Présence Africaine en 1956. Dès son premier texte de 1939, le *Cahier d'un retour au pays natal*, et tout au long de son œuvre, s'affirme la volonté de peindre la métamorphose de : *cette foule inerte, brisée par l'histoire, l'affreuse inanité de notre raison d'être*, et par la géographie *-îles mauvais papier déchiré sur les eaux-* en un peuple à la fin : *debout et libre, debout à la barre, debout à la boussole debout à la carte, debout sous les étoiles*. En même temps que s'affirme dès l'origine sa vocation fidèle à l'universel : *ma bouche sera la bouche des malhuers qui n'ont point de bouche ... je serai un homme-juif/ un homme-cafre/ un homme-hindou-de-Calcutta/ un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas...* Europe, Afrique, Inde, Amériques : quatre continents pour son identité d'homme antillais.

1940-1945

Les Antilles vivent jusqu'en 1943 sous le joug d'une " occupation fasciste " imposée par le gouverneur pétainiste. La résistance s'instaure sous la forme de la " dissidence " des résistants vers les îles voisines alliées. Aimé et Suzanne Césaire, professeurs de Lettres au Lycée, créent avec leurs amis René Ménil, Aristide Maugée, Georges Gratiant, la revue *Tropiques*, de 1941 à 1945 (interdite un moment en 1943), qui jouera un rôle majeur dans l'émergence littéraire, culturelle et politique, des Antilles nouvelles de l'après-guerre : *Où que nous regardions, l'ombre gagne. L'un après l'autre, les foyers s'éteignent. Le cercle d'ombre se resserre, parmi des cris d'hommes et des hurlements de fauves. Pourtant nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre. Nous savons que le salut du monde dépend de nous aussi. Que la terre a besoin de n'importe lequel de ses fils* (Préface à *Tropiques*, avril 1941).

1941

Le navire transportant vers les Amériques un grand nombre d'artistes et d'intellectuels d'Europe fuyant le nazisme avec leurs familles fait escale en Martinique. André Breton, Wifredo Lam, Claude Lévi-Strauss, Anna Seghers, André Masson, Victor Serge entre autres sont du voyage. C'est à cette occasion qu'a lieu la rencontre d'une importance capitale d'Aimé et Suzanne Césaire avec Wifredo Lam et sa compagne Helena (*un coup de foudre !*) et avec André Breton et sa femme Jacqueline Lamba. La découverte de la fulgurance du *Cahier d'un retour au pays natal* et des textes de toute l'équipe de *Tropiques*, notamment ceux du couple Césaire et René Ménil au premier chef, suscite des échanges fructueux. Une visite du petit groupe de nouveaux amis à la forêt d'Absalon, condensé des splendeurs de la nature caribéenne, aura des conséquences déterminantes d'inspiration à la création chez chacun des participants : poèmes et textes fondamentaux de Suzanne et Aimé Césaire et de René Ménil dans *Tropiques*. Inspiration plastique chez Wifredo Lam de retour à Cuba, qui déterminera la série de tableaux de 1942-1944 autour du chef d'œuvre *La Jungle*. Inspiration esthétique chez Breton et Masson, le peintre illustrant de gravures inspirées par Absalon l'ouvrage postérieur d'André Breton : *Martinique charmeuse de serpents*, dans lequel ce dernier rendra compte de l'importance poétique, philosophique et politique de son séjour aux Antilles et à Haïti, avec un dialogue entre les deux hommes, censé se tenir au milieu de cette forêt martiniquaise : *"Je nous reverrai toujours de très haut penchés sur le gouffre d'Absalon comme sur la matérialisation même du creuset où s'élaborent les images poétiques..."*.

1944

Séjour d'Aimé et Suzanne Césaire à Haïti, qui sera d'une grande importance tant pour leur pensée et leurs écrits postérieurs (*Le grand camouflage* pour Suzanne, *Toussaint Louverture* et *Le Roi Christophe* pour Aimé), que pour la communauté littéraire haïtienne : " c'est Césaire qui est à l'origine de notre ébullition " écrit René Depestre. ...*Et maintenant lucidité totale. Mon regard par-delà ces formes et ces couleurs parfaites, surprend, sur le très beau visage antillais, ses tourments intérieurs. Car la trame des désirs inassouvis a pris au piège les Antilles et l'Amérique.* écrit Suzanne Césaire à leur retour dans leur revue *Tropiques*. Le couple fera un court séjour à New York où ils retrouveront le milieu artistique des Français réfugiés et André Breton, qui publie dans sa revue VVV de nombreux textes antillais. À cette

époque 1940-1946, la trinité Port-au-Prince/ New York/ Fort-de-France est le principal creuset de création et de réflexion entre les artistes et écrivains français en exil aux Amériques.

1945

Aimé Césaire est élu maire de Fort-de-France en mai, puis député de la Martinique en octobre, choisi "presque contre son gré" par les forces progressistes dont le Parti communiste auquel il n'appartiendra qu'un an plus tard, comme emblème des forces victorieuses de résistance au fascisme, et comme symbole de l'identité antillaise fièrement affirmée contre l'assimilationnisme bourgeois et le discours sur la prétendue aliénation du peuple.

Un des éléments, l'élément capital du malaise antillais, l'existence dans ces îles d'un bloc homogène, d'un peuple qui depuis trois siècles cherche à s'exprimer et à créer.

Nous voulons pouvoir vivre passionnément.

Et c'est le sang de ce pays qui statuera en dernier ressort. Et ce sang a ses tolérances et ses intolérances, ses patiences et ses impatiences, ses résignations et ses brutalités, ses caprices et ses longanimités, ses calmes et ses tempêtes, ses bonaces et ses tourbillons.

Et c'est lui qui en définitive agira... (Panorama. Tropiques 1944)

1946

Il publie le recueil : **Les armes miraculeuses**, (Poésie. Gallimard) (Nous frapperons l'air neuf de nos têtes cuirassées/ nous frapperons le soleil de nos paumes grandes ouvertes) Le recueil inclut la première version de la pièce : **Et les chiens se taisaient** : Bien sûr qu'il va mourir le Rebelle. Oh, il n'y aura pas de drapeau même noir, pas de coup de canon, pas de cérémonial. Ça sera très simple quelque chose qui de l'ordre évident ne déplacera rien, mais qui fait que les coraux au fond de la mer, les oiseaux au fond du ciel, les étoiles au fond des yeux des femmes tressailliront le temps d'une larme ou d'un battement de paupière. Bien sûr qu'il va mourir le Rebelle, la meilleure raison étant qu'il n'y a plus rien à faire dans cet univers invalide : confirmé et prisonnier de lui-même...

Il sera en 1946, le rapporteur de la loi instaurant les quatre « vieilles colonies » de Guadeloupe, Guyane, Martinique et Réunion, en départements français.

Elle comblait une contradiction. Elle en créait une autre.

Il est permis de se demander si ce n'est pas là la raison de l'inadéquation, donc de l'échec, de toutes les politiques antillaises suivies à ce jour : de s'être cantonnées dans d'apparemment commodes fictions juridiques ; de n'avoir pas eu le courage de regarder en face la réalité antillaise ; de ne s'être pas aperçu que tout ceci qui est très connu et que personne ne peut nier, je veux dire le particularisme de chacun des pays antillais, la remarquable communauté psychique de leurs habitants à quelque race qu'ils appartiennent, le fait qu'à côté d'une langue de grande civilisation, ils possèdent à leur usage interne une langue qui leur est propre et qui est le créole; l'existence enfin dans ces pays d'un embryon

de culture, résultat de l'élaboration syncrétique d'éléments européens, africains et indiens ; de ne pas, dis-je, s'être aperçu qu'on irait au devant de difficultés sans nombre en n'admettant pas au préalable que tous ces indices pris ensemble constituent bel et bien des éléments révélateurs de véritables petites communautés nationales. (Préface au livre de Daniel Guérin : Les Antilles décolonisées).

1947

Participe à la création de la revue : Présence Africaine, avec son fondateur Alioune Diop, qu'il décrira ainsi plus tard : ...inspecteur des déshérences/ testeur des fidélités/ n'agrément de quotidien commerce/ qu'avec les espérances inaperçues et les vastes souvenirs.

Première publication en livre du **Cahier d'un retour au pays natal** (Bordas) :

*...et voici au bout de ce petit matin ma prière virile
que je n'entende ni les rires ni les cris, les yeux fixés sur cette ville
que je prophétise, belle,
donnez-moi la foi sauvage du sorcier donnez à mes mains puissance
de modeler donnez à mon âme la trempe de l'épée je ne me dérobe point.
Faites de ma tête une tête de proue et de moi-même, mon cœur, ne faites
ni un père, ni un frère, ni un fils, mais le père, mais le frère, mais le fils,
ni un mari, mais l'amant de cet unique peuple.
Faites-moi rebelle à toute vanité, mais docile à son génie
comme le poing à l'allongée du bras !
Faites-moi commissaire de son sang
faites-moi dépositaire de son ressentiment
faites de moi un homme de terminaison
faites de moi un homme d'initiation
faites de moi un homme de recueillement
mais faites aussi de moi un homme d'ensemencement
faites de moi l'exécuteur de ces œuvres hautes
voici le temps de se ceindre les reins comme un vaillant homme –
Mais les faisant, mon cœur, préservez-moi de toute haine
ne faites point de moi cet homme de haine pour qui je n'ai que haine
car pour me cantonner en cette unique race
vous savez pourtant mon amour tyrannique
vous savez que ce n'est point par haine des autres races
que je m'exige bêcheur de cette unique race
que ce que je veux
c'est pour la faim universelle pour la soif universelle
la sommer libre enfin de produire de son intimité close
la succulence des fruits.*

1948

Participe de manière importante à la célébration du centenaire de l'abolition de l'esclavage. Il préface l'édition des textes de Victor Schoelcher et donne à Paris une grande conférence sur le sujet. Dans ce cadre est publiée par Senghor la célèbre *Anthologie de la Nouvelle poésie nègre et malgache*, qui regroupe 17 poètes majeurs encore peu connus d'eux-mêmes et du public, et qui deviendront tous les classiques de la génération de la décolonisation. C'est l'acte de naissance de la Francophonie culturelle.

Publie : **Soleil cou coupé** (Poèmes. Éditions K.)

Où quand comment d'où pourquoi oui pourquoi pourquoi pourquoi se peut-il que les langues les plus scélérates n'aient inventé que si peu de crocs à pendre ou suspendre le destin.

1950

Publie : **Corps perdu** (Poésie. Éditions Fragrance) illustré de gravures de Picasso.

Mais à mon tour dans l'air/ je me lèverai un cri et si violent/ que tout entier j'éclabousserai le ciel/ et par mes branches déchiquetées/ et par le jet insolent de mon fût blessé et solennel/ je commanderai aux îles d'exister. Leur connivence de forme et d'engagement est telle que Césaire propose à Picasso d'ériger à Fort-de-France une sculpture en hommage à l'abolition de l'esclavage. Les circonstances l'en empêcheront.

Publie : **Discours sur le colonialisme**, dont la version définitive sera éditée par Présence Africaine en 1955. *...si l'Europe occidentale ne prend d'elle-même, en Afrique, en Océanie, à Madagascar, c'est-à-dire aux portes de l'Afrique du Sud, aux Antilles, c'est-à-dire aux portes de l'Amérique, l'initiative d'une politique des nationalités, l'initiative d'une politique nouvelle fondée sur le respect des peuples et des cultures...l'Europe se sera enlevé à elle-même son ultime chance et, de ses propres mains, aura tiré sur elle-même le drap des mortelles ténèbres.*

1956

Premier *Congrès des écrivains et Artistes noirs*, à la Sorbonne en septembre. Discours marquant de Césaire : *Culture et colonisation*, niant toute unité raciale ou ethnique des Noirs, et liant la solidarité de leurs luttes dans le monde à leur commune condition sociopolitique actuelle de colonisés ou quasi-tels en lutte pour leur émancipation. Le discours de Franz Fanon, arrivé de Blida, fera aussi date, prélude à son engagement direct à son retour auprès du FLN pour l'indépendance de l'Algérie.

Il fonde en Martinique le Parti progressiste martiniquais (PPM) et est triomphalement réélu comme député-maire de Fort-de-France.

Tout au long de sa longue action politique, Césaire se veut l'homme du vouloir ensemble, c'est-à-dire de l'engagement par et pour le collectif. Avec cette certitude toujours affirmée que les véritables avancées de la liberté et de la dignité ne sont pas celles qui s'octroient d'en haut où d'ailleurs, mais celles qui se conquièrent – solitaires et solidaires – par la responsabilité collectivement assumée.

Publie : **Et les chiens se taisaient** (Version théâtrale. Présence Africaine)

- La mère : *O mon fils mal éclos...Mon enfant...donne-moi la main...laisse pousser dans ma main ta main redevenue simple.*

- Le Rebelle : *Le tam-tam halète. Le tam-tam éructe. Le tam-tam crache des sauterelles de feu et de sang. Ma main aussi est pleine de sang.*

- La mère : *Tes yeux sont pleins de sang*

- Le Rebelle : *Je ne suis un cœur aride. Je ne suis pas un cœur sans pitié.*

Je suis un homme de soif bonne qui circule fou autour de mares empoisonnées.

La mère : *...un dés ert de béton, de camphre, d'acier, de charpie, de marais désinfectés, un lieu lourd miné d'yeux de flammes et de champignons...*

- Le Rebelle : *Mon nom : offensé; mon prénom: humilié; mon état: révolté; mon âge : l'âge de la pierre.*

- La mère : *Ma race : la race humaine. Ma religion : la fraternité;*

- Le Rebelle : *Ma race : la race tombée. Ma religion... mais ce n'est pas vous qui la préparerez avec votre désarmement... c'est moi avec ma révolte et mes pauvres poings serrés et ma tête hirsute...*

1959

Participe au Deuxième Congrès des écrivains et artistes noirs, à Rome, à la veille des indépendances africaines. Discours sur « L'homme de culture et ses responsabilités ».

Peuple d'abîmes remontés/ Peuple de cauchemars domptés/ Peuple nocturne amant des fureurs du tonnerre/ Demain plus haut plus doux plus large...

1960

Publie : **Cadastre** (Poésie. Seuil. Contenant une édition revue de : **Soleil cou coupé** et **Corps perdu**)

...soit ton geste une vague qui hurle et se reprend vers le creux de rocs aimés comme pour parfaire une île rebelle à naître

il y a dans le sol demain en scrupule et la parole à charger aussi bien que le silence

Publie : **Ferrements** (Poésie. Seuil)

*Angoisse tu ne descendras pas tes écluses dans le bief de ma gorge
peur dans l'écheveau fou je n'aurai que faire de chercher en tremblant
le fil rouge de mon sang de ma raison de mon droit
le dur secret de mon corps de l'orgueil de mon cœur.*

1962

Publie : **Toussaint Louverture** (Histoire. Présence Africaine)

Quand Toussaint Louverture vint, ce fut pour prendre à la lettre la déclaration des droits de l'homme, ce fut pour montrer qu'il n'y a pas de race paria ; qu'il n'y a pas de pays marginal ;

qu'il n'y a pas de peuple d'exception...et c'est pourquoi il s'inscrit et inscrit la révolte des esclaves noirs de Saint-Domingue dans l'histoire de la civilisation universelle.

1963

Publie : **La tragédie du Roi Christophe** (Théâtre. Présence Africaine)

- Christophe : Au plus bas de la fosse. C'est là que nous crions ; de là que nous aspirons à l'air, à la lumière, au soleil. Et si nous voulons remonter, voyez comme s'imposent à nous, le pied qui s'arc-boute, le muscle qui se tend, les dents qui se serrent, la tête, oh, la tête, large et froide ! Et voilà pourquoi il faut en demander aux nègres plus qu'aux autres, plus de travail, plus de foi, plus d'enthousiasme, un pas, un autre pas, encore un autre pas et tenir gagné chaque pas ! C'est d'une remontée jamais vue que je parle, messieurs, et malheur à celui dont le pied flanche !

- La mort du roi :

Le feu s'est éteint dans la maison

Le grand feu dans la grande maison.

Qu'on le mette debout. Dans le mortier gâché. Tourné vers le sud...Non pas couché, mais debout...Et, lui ayant trouvé tout seul sa stature, que la lune rouge au bout de la flèche suspende sa torche épouvantable.

*Homme reculeur de bornes Homme forger d'astres dure étreinte chaude
grand cœur dédié froidi déjà dans la distance.*

Le jour ébréché jusqu'au bout du voyage glanera ton nom

Père, nous t'installerons à Ife sur la colline aux trois palmiers

Quand tu passeras par les promenoirs du ciel monté sur les béliers enflammés de l'orage.

1966

Avril : Festival mondial des Arts nègres à Dakar, premier grand rendez-vous culturel après les indépendances africaines.

Publie : **Une saison au Congo** (Théâtre. Seuil)

Lumumba : c'est une idée invulnérable que j'incarne, en effet ! Invincible, comme l'espérance d'un peuple, comme le feu de brousse en brousse, comme le pollen de vent en vent, comme la racine dans l'aveugle terreau.

Mai : Décès de Suzanne Césaire. Le couple était séparé depuis 3 ans. Sa présence solaire éclairera fidèlement toute l'œuvre du poète :

-1941: Fenêtres du marécage fleurissez ah! fleurissez / sur le coi de la nuit pour Suzanne Césaire / Amie nous gonflerons nos voiles océanes / vers l'élan perdu des pampas et des pierres / et nous chanterons aux basses eaux inépuisablement la chanson de l'aurore.

-1981: en ce temps-là le temps était l'ombrelle d'une femme très belle/ au corps de maïs aux cheveux de déluge/ en ce temps-là la terre était insermentée / en ce temps-là le cœur du soleil n'explosait pas...

-1992 : *très pure loin de toute cette jungle/ la traîne de tes cheveux ravivée/ jusqu'au fond de la barque solaire/ exaspération de la sécession... Je la vois qui bat des paupières / histoire de m'avertir qu'elle comprend mes signaux / qui sont d'ailleurs en détresse des chutes de soleil très ancien.*)

1969

Publie : **Une tempête**. À partir de *La tempête* de Shakespeare (Théâtre. Seuil).

Par la gorge de l'oiseau musicien/ je laisserai tomber/ une à une/ chacune plus délectable/ quatre notes si douces que la dernière/ fera lever une brûlure/ dans le cœur des esclaves les plus oubliés/ Nostalgie de liberté !

Dans son théâtre, défilent une galerie de bâtisseurs ni dieux ni diables, manifestant lucidement la renaissance de la tragédie sur les ruines de l'histoire pour l'enracinement de la liberté : *Je suis un homme de soif bonne qui circule fou autour de mares empoisonnées... Et le monde ne m'épargne pas...Il n'y a pas dans le monde un pauvre type lynché, un pauvre homme torturé, en qui je ne sois assassiné et humilié.* Dans ses quatre pièces, chronologiquement, les deux héros mythiques du Rebelle et de Caliban encadrent les deux figures historiques du Roi Christophe et de Patrice Lumumba, creusant jusqu'à la mort les fondations de leurs nations toutes neuves à Haïti et au Congo : *legs de mon corps assassiné violent à travers les barreaux du soleil.*

1976

Il accueille son ami-frère d'Afrique, le président Senghor, le poète-dyali, pour sa première visite en Martinique. Alors la solitude aura beau se lever/ d'entre les vieilles malédictions/ et prendre pied aux plages de la mémoire/ parmi les bancs de sable qui surnagent : et la divagation déchiquetée des îles/ je n'aurai garde d'oublier la parole du Dyali.

1982

Publie : **Moi, laminaire** (poésie. Seuil) qu'il introduit ainsi : *Le non-temps impose au temps la tyrannie de sa spatialité...Au plus extrême, ou, pour le moins, au carrefour, c'est au fil des saisons survolées, l'inégale lutte de la vie et le mort, de la ferveur et de la lucidité, fût-ce celle du désespoir et de la retombée, la force aussi toujours de regarder demain. Ainsi va toute vie. Ainsi va ce livre, entre soleil et ombre, entre montagne et mangrove, entre chien et loup, claudiquant et binaire.* Le recueil se conclue par un ensemble de 10 poèmes en hommage à son grand ami Wifredo Lam, décédé en septembre ; à partir d'eaux-fortes proposées par le peintre au poète pour une ultime œuvre commune : *Annonciation* en fidèle connivence de conviction et de création: *Il n'est pas question de livrer le monde aux assassins d'aube.../ Préserve la parole/ rend fragile l'apparence/ Capte au décor le secret des racines/ la résistance ressuscite...*

1989

Aimé Césaire est l'invité d'honneur du Festival d'Avignon, à l'invitation de son directeur Antoine Vitez. Son théâtre, sa poésie et sa pensée sont l'occasion de nombreuses manifestations artistiques. Vitez, nommé administrateur général de la Comédie française, introduira *La tragédie du Roi Christophe* au répertoire, mais décèdera avant de pouvoir la mettre en scène. Lettre inédite de Vitez : *Plus j'y songe, plus je mesure l'importance de l'aventure que ce sera de faire entrer Césaire - je dirais volontiers : Césaire et Christophe - au Répertoire de la Comédie Française, et de la faire interpréter par la troupe des Comédiens français. De toute façon, la Comédie française doit être – telle que je l'imagine, un lieu de rayonnement de tout ce qui s'exprime en français.*

1993

Césaire renonce à son mandat de député de la Martinique, qui fut sans discontinuité un des plus longs de l'Assemblée Nationale ; puis en 2001, à celui de maire de Fort-de-France, après 56 ans de vie politique. Il s'installe définitivement en sa Martinique, où, dans son bureau de l'ancienne mairie, il reçoit chaque jour jusqu'à la semaine de sa mort tous les passants considérables ou anonymes, vieillards ou écoliers, avant sa promenade de l'après-midi d'arbre en arbre dans la nature, faisant le plus souvent une courte halte à l'ombre de "son fromager".

Que pendant près de 40 ans, sans être de nature essentiellement politicienne, je me sois occupé de la chose publique, il doit bien y avoir une raison secrète. Alors, finalement, si j'y suis resté, si je l'ai fait, c'est parce que j'ai sans doute senti que la politique était quand même un mode de relation avec cet essentiel qu'est la communauté à laquelle j'appartiens. Alors ça, c'est la reconnaissance que j'ai envers la politique parce qu'à aucun moment je n'ai pu, je n'ai cessé même une seconde de penser que je suis de cette communauté-là, que je suis des Antilles, que dis-je, que je suis de Trenelle, que je suis de Volga-Plage, que je suis de Texaco, que je suis l'homme du faubourg, que je suis l'homme de la mangrove, que je suis l'homme de la montagne. Et la politique a maintenu vivant ce lien et vivante cette relation (Entretien.1982)

Publie : *La poésie* (Poésie complète. Seuil, puis en deux volumes collection Points Poésie)

j'ai pour l'échouage des dieux réinventé les mots/ où j'ai pris pied j'ai défoncé la friche/creusé le sillon modelé l'ados/ ça et là piquant bout blanc après bout blanc/ ô Espérance/ l'humble dégras de ta bouture amère.

2008

Décès d'Aimé Césaire le 17 avril. Ses obsèques nationales ont lieu du soleil à la pleine lune le dimanche 20 avril.

*J'habite une blessure sacrée
j'habite des ancêtres imaginaires
j'habite un vouloir obscur*

j'habite un long silence

j'habite une soif irrémédiable...

Ainsi commence le poème : *Calendrier lagunaire* qu'Aimé Césaire a choisi de faire graver sur sa tombe, en avril 2008, et qu'il termine ainsi :

...et que le flot roule

et que ventouse le soleil

et que flagelle le vent

ronde bosse de mon néant

la pression atmosphérique où plutôt l'historique

agrandit démesurément mes maux

même si elle rend somptueux certains de mes mots.

2011

Une plaque à son nom, apposée au mois d'avril, marque son entrée au Panthéon de la République. Le texte de l'inscription est :

Poète, dramaturge, homme politique martiniquais (1913-2008)

Député de la Martinique (1945-1993) et maire de Fort-de-France (1945-2001)

Héraut de la décolonisation, bâtisseur d'une *Négritude* fondée sur l'universalité des droits de l'homme, *bouche des malheurs qui n'ont point de bouche*, il a voulu donner au monde, par ses écrits et son action, *la force de regarder demain.*

D.M.

Aimé Césaire : la poésie, parole essentielle

Entretien réalisé à Paris en 1982 par Daniel Maximin à l'occasion de la publication du recueil de poèmes *Moi, laminaire* et de la réédition du *Cahier d'un retour au pays natal*.



Daniel Maximin – À perte de vue, depuis la Martinique, juché sur la Montagne Pelée, on peut redécouvrir l'Afrique, l'Amérique, l'Europe ; et toute la Caraïbe en plein accommodage des débris de ses synthèses avec tellement de blessures pour si peu de géographie qu'aux yeux de certains aveugles, il n'est pas sûr encore que les Antilles existent. Quoi d'étonnant alors que les plus grands lyriques de ces recoins du monde soient des êtres de paroles dont les visions s'installent à l'horizon de tous les hommes. Éveilleurs politiques comme José Martí ou Frantz Fanon, fécondateurs d'images comme le romancier Asturias ou le peintre Wifredo Lam, auxquels l'un d'entre eux, Aimé Césaire, fait avec ce recueil *Moi, laminaire*, un signe fraternel. Donc, Aimé Césaire, 40 ans après l'éruption du *Cahier d'un retour au pays natal*, voici venu pour vous, comme vous le dites, le temps d'un premier bilan, du compte des espoirs réalisés, des réveils demeurés rêves le long de tout le chemin parcouru. Et pourtant, au lieu de faire des mémoires, de la prose, le long récit de votre vie, c'est recueil de cent pages, un recueil de poèmes. C'est donc la poésie qui est pour vous la parole essentielle...

Aimé Césaire – La poésie, c'est pour moi la parole essentielle. J'ai l'habitude de dire que la poésie dit plus. Bien sûr, elle est obscure, mais c'est un « moins » qui se transforme en « plus ». La poésie, c'est la parole rare, mais c'est la parole fondamentale parce qu'elle vient des profondeurs, des fondements, très exactement, et c'est pour ça que les peuples naissent avec la poésie. Les premiers textes ont été des textes poétiques. Certes, il m'est arrivé d'écrire des pièces de théâtre, des drames, des tragédies, mais pour moi ce sont des départements de la poésie. Par conséquent, au point où j'en suis, et sans l'avoir fait exprès, sans l'avoir recherché, la poésie, pourrais-je dire, s'est imposée à moi. Il ne s'agit pas d'un retour après une infidélité, mais j'ai éprouvé très fort le sentiment de m'exprimer, au sens très fort du terme –, et cette expression se fait tout naturellement par le biais et par le moyen de la poésie.

Daniel Maximin – Vous disiez en 1943 dans *Tropiques* : « maintenir la poésie » comme si face aux problèmes terribles qui étaient les nôtres à cette époque-là, vous teniez à affirmer que rien ne pouvait pallier l'absence de la poésie. Vous écriviez alors : « Pourquoi maintenir la poésie ? Se défendre du social par la création d'une zone d'incandescence en deçà de laquelle, à l'intérieur de laquelle fleurit dans une sécurité terrible la fleur inouïe du " je ", dépouiller toute l'existence matérielle dans le silence et les hauts feux glacés de l'humour. Que ce soit par la création d'une zone de feu, que ce soit par la création d'une zone de silence et conquérir par la révolte la part franche où se susciter soi-même, intégral, telles sont quelques unes des exigences qui depuis un siècle bientôt tendent à s'imposer à tout poète, et nous entendons, fidèles à la poésie, la maintenir vivante comme un ulcère, comme une panique image de catastrophe et de liberté, de chute et de délivrance... ». Voilà donc, cela continue aujourd'hui ?

Aimé Césaire – J'avais oublié ces textes, en tout cas je n'ai rien à y ajouter et je ne les récuse en rien. C'est un des grands enseignements que j'ai tiré du surréalisme : c'est la conception de la poésie non pas comme effusion mais comme moyen de détection, comme moyen de révélation. La poésie comme accès à l'Être, comme accès à soi-même, l'accès aux forces profondes, et, bien entendu pour moi, l'accès aux forces profondes, c'est le geyser et c'est l'éruption, l'éruption de ces forces si longtemps enfouies et occultées par les débris et par les scories.

Daniel Maximin – Tout de suite, dans le vocabulaire, apparaissent les mots : « éruption », « geyser », etc. autrement dit cette quête profonde de soi, passe presque toujours par des identifications avec des éléments de la nature. Dans le Cahier... il y a la pirogue au moment où vous demandez à votre pays de vous donner la force, vous dites « comme cette pirogue... » et puis dans *Moi, laminaire*, il y a le fleuve qui apparaît de façon abondante. Vous changez d'identifications. Parfois, c'est l'arbre, parfois c'est le volcan, et puis là, dès le titre *Moi, laminaire*, vous affirmez : c'est la plante. Comme disait Suzanne Césaire dans *Tropiques* : « Je pense comme une plante ». Et voilà que vous affirmez dans le titre : c'est le laminaire, et donc la plante, mais la plante qui est en même temps dans l'eau, qui est en même temps accrochée au rocher.

Aimé Césaire – S'il est vrai qu'il y a un moi « baladin » et l'autre moi, le moi tapi ou reclus, par le poème qui le libère, je me ressens total et tellurique, c'est-à-dire à la fois essentiel et solidaire.

Daniel Maximin – « À force de penser au fleuve, je suis devenu un Congo » dit le Cahier...

Aimé Césaire – Il y a de cela. Tout à l'heure vous me demandiez pourquoi ce retour à la poésie ? Et bien, c'est un petit peu exprimé dans mon premier poème, qui se termine ainsi : « La pression atmosphérique, ou plutôt l'historique agrandit démesurément mes maux même si elle rend somptueux certains de mes mots ».

Effectivement à une époque où je sens le « moi » antillais menacé, cerné, grignoté, au moment où j'ai l'impression qu'il y a une course contre la montre, j'éprouve un sentiment tragique et c'est dans ces moments qu'on s'agrippe à soi-même et le recours à la poésie sous la pression historique me paraît être l'essentiel droit de recours. Pour ce qui est de la question que vous m'avez posée : que voudrais-je être, mon Dieu, j'ai la tentation panthéiste, je voudrais être tout ! Je voudrais être tous les éléments. Mais c'est vrai que j'ai toujours été fasciné par l'arbre. Le motif végétal est un motif qui est central chez moi, l'arbre est là. Il est partout, il m'inquiète, il m'intrigue, il me nourrit. Il y a le phénomène de la racine, de l'accrochement au sol, il y a le phénomène du fût qui s'élève à la verticale. Il y a le motif de l'épanouissement du feuillage au soleil et de l'ombre protectrice. Tout cela fait partie de mon imaginaire incontestablement. Comme en fait partie le décor marin : l'océan, la vague, par exemple la vague qui défonce la falaise du côté de Grand-Rivière ou de Basse-Pointe, ce qui m'a toujours sidéré. Je crois que c'est un autre aspect de ma personnalité. Et puis je dois dire alors que s'il y a très peu de mangrove, il y a beaucoup de montagne, et la montagne sous la forme du volcan. On peut essayer de comprendre, d'abord parce que les Antilles ce n'est jamais que de la montagne, de l'eau et de la montagne d'abord, c'est un phénomène tout bêtement géographique. Et puis très tôt la montagne est devenue pour moi le volcan. Là encore il y a une détermination géographique très précise. Votre Soufrière de Guadeloupe on n'est pas près de l'oublier, pas plus que ma Pelée. J'ai toujours le sentiment qu'on est né de la montagne, on est né du volcan. Nous sommes les fils du volcan. Et ça explique peut-être bien des choses. D'abord l'attente de la catastrophe perpétuelle : à n'importe quel moment le grand événement peut se produire ! Et puis, j'ai un peu l'habitude de dire que si je voulais me situer psychologiquement, et peut-être situer le peuple martiniquais, je dirais que c'est un peuple péleén. Je sens que ma poésie est péleenne parce que précisément ma poésie n'est pas du tout une poésie effusive, autrement dit qui se dégage... se dégage perpétuellement : je crois que la parole est une parole rare. Cela signifie qu'elle s'accumule. Elle s'accumule pendant longtemps, elle s'accumule patiemment, elle fait son cheminement, on peut la croire éteinte et brusquement, la grande déchirure. C'est ce qui donne son caractère dramatique : l'éruption. Ainsi ma poésie est une poésie péleenne. En tout cas, me pensant, c'est toujours en termes de terre, ou de mer, ou de végétal que je me dessine.

Daniel Maximin – Il y a beaucoup d'éléments, puisqu'avec l'arbre on a la terre, avec le volcan on a le feu et puis il y a l'eau. C'est l'air qui vous manque ?

Aimé Césaire – Oui, c'est bien pour ça qu'il y a cette aspiration à l'air, il y a cette dénonciation de la torpeur. La torpeur ! Alors là on peut le transposer sur le plan politique et la torpeur, le torpide cela m'écrase. C'est vraiment l'aspect négatif du soleil, le soleil non pas vainqueur, mais écrasant. Ah ! Le vent ! Vent des mornes ! Vent du large !

Daniel Maximin – Le laminaire, c'est à la fois un végétal, c'est l'arbre, je dirais : en plus modeste. C'est à la fois une petite algue qui est là, qui suit le mouvement des vagues, mais qui est là et qui reste accrochée. Autrement dit, est-ce qu'il n'y a pas là dans ce bilan une certaine modestie ? C'est-à-dire que ce n'est plus le jeune homme qui débarque dans le pays natal et qui proclame comme un futur père : « Pays je vais te fabriquer, je vais te faire. » Est-ce que ce n'est pas plutôt ici le fils qui dit : « Pays, tu existes, et tu existes par toi-même, peut-être sans moi aussi et je ne suis qu'un fils ». Est-ce qu'il n'y a pas une modestie retrouvée ?

Aimé Césaire – Il y a tout simplement entre *Cahier d'un retour au pays natal* ... et *Moi, laminaire*, toute une vie, il y a 50 ans de différence. Alors, évidemment, la différence qu'il y a entre les deux recueils c'est qu'au départ, il y a le lyrisme, il y a le grand coup d'aile, il y a l'icône qui se met des ailes et qui part. Et puis avec l'autre, je ne dis pas que c'est l'homme foudroyé, mais enfin l'homme rendu à la dure réalité et qui fait le bilan, (je ne sais pas si le compte à rebours a vraiment commencé), mais en tout cas un bilan, disons provisoire et qui veut être sincère, d'une vie d'homme. C'est quoi une vie d'homme ? Évidemment une vie d'homme ce n'est pas ombre et lumière. C'est le combat de l'ombre et de la lumière, ce n'est pas une sorte de ferveur et une sorte d'angélisme, c'est une lutte entre l'espoir et le désespoir, entre la lucidité et la ferveur, et cela est valable pour tous les hommes, finalement sans naïveté aucune parce que je suis un homme de l'instinct, je suis du côté de l'espérance, mais d'une espérance conquise, lucide, hors de toute naïveté parce que je sais que là est le devoir. Parce que désespérer de l'Histoire, c'est désespérer de l'Homme.

Daniel Maximin – Vous êtes sur le plan politique, culturel, littéraire, une figure de proue. Vous êtes aussi pour certains, – qui je crois se trompent, – une image de père. Vous êtes pour d'autres un « père indigne », contesté sur le plan culturel parfois, mais politique surtout, ce qui fait que vous êtes parfois celui par qui on jauge dans certains milieux l'avancée du pays. Et ce bilan-là aussi vous le faites. Et ce bilan-là c'est : est-ce que j'ai été « la bouche qui parle au nom de ceux qui n'ont point de bouche », est-ce que j'aurai contribué, pour reprendre le titre d'un de vos poèmes qui est peut-être le plus célèbre sur le plan politique, à faire sortir mon pays « hors des jours étrangers » ?

Aimé Césaire – Le principe d'individualisation n'a jamais été très fort chez moi. Une de mes caractéristiques peut-être, c'est que très tôt je me suis senti beaucoup plus en pays qu'en être, qu'en être singulier, qu'en être individuel. Autrement dit, je me suis identifié. Mais pas par les voies intellectuelles tout simplement ! Je me réveille Martinique, je me réveille Guadeloupe, je me réveille Haïti. Il y a identification avec tel pays de ma géographie cordiale. Vous avez parlé de modestie, on peut aussi parler d'orgueil, modestie et orgueil... Quoiqu'il en soit, je ne dirai pas que je suis le père de l'identité martiniquaise, mais que j'ai contribué, plus qu'aucun autre peut-être et parmi les premiers, à révéler l'Antillais à lui-

même. À ce point de vue là, je n'ai de leçon à recevoir de personne.

Daniel Maximin – Modestie ou orgueil... Tout dépend où se trouve l'arbre, au milieu d'une forêt ou tout seul sur l'île.

Aimé Césaire – Vous l'avez dit ! Modestie et orgueil selon le moment, selon l'humeur, selon l'angle sous lequel on considère les choses, parce qu'il est bon que la contradiction soit reconnue, qu'elle soit maintenue. Je suis l'homme des contradictions et la poésie au fond c'est elle qui transcende les contradictions. Par conséquent, je suis à la fois modestie et orgueil, parce que l'enseignement collectif est à la fois fragilité et élection. C'est le sentiment que j'ai des Antilles : comme c'est rien, comme c'est fragile, comme c'est à la limite du néant et en même temps, paradoxalement, de la somme même des handicaps naît un petit peu le sentiment d'une certaine élection. Comme si ces débris n'étaient pas des débris quelconques et que peut-être confusément de là naîtra le monde de demain. Autrement dit, le rien, le plus infime canton de l'univers, le microcosme le plus insignifiant, un point ou des points sur l'océan, mais aussi paradoxalement à partir desquels peut-être peut renaître le monde.

Daniel Maximin – Ce qui veut dire qu'au fond, quand on regarde tous vos écrits, il y a quelque chose qui n'apparaît jamais, c'est parfois, disons, une certaine honte d'être Antillais, un certain ressentiment parfois de ce que les Antillais ne suivent pas le prophète, ne suivent pas le poète, ne suivent pas le politicien qui leur dit l'avancée, qui leur montre en quelque sorte le futur. Autrement dit, l'idée assez fréquente dans notre littérature que ces bergers qu'ils soient intellectuels, hommes politiques ou écrivains, les bergers ont un peu honte de leur troupeau. Et ça, je crois qu'il n'y a pas cela chez vous, bien qu'on retrouve parfois l'idée du berger. Est-ce que finalement ce n'est pas parce que vous vous rendez compte que les Antillais, on ne peut pas être leur berger parce que, comme tous les peuples d'ailleurs, ce ne sont pas des moutons, mais ce sont aussi des arbres et que vous êtes un arbre parmi d'autres qui peut indiquer une direction mais qui ne peut seul orienter la forêt de sa communauté ?

Aimé Césaire – C'est peut-être une chose que la pratique politique m'a enseignée. Il est de mode de dire beaucoup de mal de la politique. C'est très facile de venir dire que la politique m'a détourné de l'essentiel, c'est un lieu commun n'est-ce pas ? Que j'ai perdu beaucoup de temps, que j'aurais dû me consacrer à mon œuvre. Beaucoup d'amis me le disent, me le reprochent. Mais finalement, je crois qu'il n'y a jamais de hasard dans la vie. Que pendant près de 40 ans, je ne sois occupé, sans être de nature essentiellement politicienne, que je me suis occupé de la chose publique, il doit bien y avoir une raison secrète. Alors, finalement, si j'y suis resté, si je l'ai fait, c'est parce que j'ai sans doute senti que la politique était quand même un mode de relation avec cet essentiel qu'est la communauté à laquelle j'appartiens. Alors ça, c'est la reconnaissance que j'ai envers la politique parce qu'à aucun moment je n'ai pu, je n'ai cessé même une seconde de penser que je suis de cette communauté-là, que je suis des Antilles, que dis-je, que je suis de Trénelle, que je suis de Volga-Plage, que je suis de Texaco, que je suis l'homme du faubourg, que je suis l'homme de la mangrove, que je suis l'homme de la montagne. Et la politique a maintenu vivant ce

lien et vivante cette relation. Et alors lorsque j'ai le sentiment que j'ai perdu beaucoup de temps à des questions mineures, des réclamations dont certaines peuvent paraître futiles ou oiseuses, mais non, finalement, cela me permet de découvrir au fur et à mesure, – je n'ai jamais fini de le découvrir – de découvrir un peuple et de m'apercevoir que chez ce peuple, qui n'a presque pas de nom dans l'Histoire, il y a ce qui peut apparaître comme une forêt de réactions qu'on ne comprend pas très bien, mais il y a une sorte de logique secrète, il y a un instinct, il y a un vouloir vivre qui va dans une direction qu'il faut savoir comprendre et qu'il faut savoir peut-être canaliser et diriger, et qu'en réalité nous ne sommes pas les pères du peuple, nous sommes bien ce qu'on a dit tout à l'heure les fils du peuple.

Daniel Maximin – On imagine mal le poète solitaire Césaire et le député-maire Césaire aussi près l'un de l'autre, à tenter de faire la synthèse entre l'action poétique et l'action politique.

Aimé Césaire – Oui. Là encore, le surréalisme n'est pas loin : réconcilier le rêve et l'action, le rêve et la réalité. Et alors avec simplement en plus la conscience que la réalité est rude et que ce n'est pas si simple que cela, et qu'aucun slogan ne simplifiera jamais cela. Et aussi le sentiment d'une singularité antillaise qui fait que dans mon esprit, la pire chose, et cela je le dis pour les nôtres, ce serait d'imaginer que les Antilles rentrent dans une catégorie toute faite, qu'on va s'en sortir avec des formules sacramentelles. Moi, au contraire, je suis très frappé par la singularité antillaise et c'est par l'imagination qu'on trouvera la solution de nos vrais problèmes parce qu'il y a aussi beaucoup de faux problèmes.

Daniel Maximin – Cela me rappelle quelque chose : Daniel Maragnès, un écrivain guadeloupéen, essayant de définir notre singularité d'Antillais disait : regardez bien notre danse du laghia, c'est une danse de combat, donc il y a lutte et ce combat se fait sous quelle forme ? L'esquive, puisque pendant l'esclavage, la lutte était interdite, il fallait avoir l'air de s'amuser dès que le maître paraissait, donc c'est une danse fondée sur l'esquive. Autrement dit, est-ce que ce n'est pas un peu cela que vous dites, c'est-à-dire que la résistance persiste même sous une apparence d'échec ou de soumission. En même temps, la combativité est là, qui apparaît de temps en temps comme un volcan qui éclate, comme ces révoltes qui éclatent brusquement, qui sont toujours là potentielles. Et puis en même temps il y a la danse, c'est-à-dire, derrière tout cela, la vitalité, c'est-à-dire l'équilibre, parce qu'on ne danse pas, on ne chante pas si l'on n'est pas équilibré, si on est angoissé ou névrosé, autrement dit entre ces trois pôles : lutte, esquive et création, on pourrait mieux cerner l'identité antillaise, à condition de ne pas la réduire ou la simplifier.

Aimé Césaire – Oui, mais j'ajouterai en plus la volonté de bâtir. Le motif de l'architecte : bâtir, construire, c'est le mot contraire au débris, et je crois que si j'avais un appel à faire aux jeunes, à la nouvelle génération, je dirais, il faut construire. Les Antilles, c'est la chose à construire.

Daniel Maximin – Donc, la création...

Aimé Césaire – La création ! Voilà ! Et cet appel à la création vaut pour tout le monde. Mon idée essentielle, c'est qu'il faut que chaque Antillais se sente responsable, il est comptable de demain. Il faut qu'il apporte sa pierre à l'édifice, comme on dit, il faut construire et ne s'en

remettre à personne. Ne s'en remettre à personne qui serait préposé à cette tâche ou qui serait délégué à cette tâche. Il y a un sentiment qui me paraît fondamental, il faut en finir avec cette coupure entre une élite et un peuple, entre les habiles et les non-habiles, ceux qui détiennent la vérité et ceux qui ne la détiennent pas...

Daniel Maximin – Ceux qui détiennent la parole aussi...

Aimé Césaire – La parole. Et ils ne s'aperçoivent même pas qu'il s'agit d'une conception terriblement élitaire ou élitiste de leur rôle. S'il y a, je crois, quelque chose qui s'impose, c'est de se convaincre encore une fois chacun à notre niveau, chacun dans nos rôles respectifs, et cela dans tous les domaines, qu'il y a la nécessité de prendre conscience d'une responsabilité. Et une volonté non pas de détruire, c'est le plus facile, mais de construire précisément à partir de ce qui a été détruit par la violence de l'Histoire.

Daniel Maximin – Il y avait dans « Une saison au Congo » quelqu'un qui disait à Lumumba : « On n'invente pas un arbre, on le plante ». Donc, c'est bien clair que derrière le désespoir de n'avoir pas complètement prophétisé ou que la prophétie n'ait pas été suivie entre le Cahier et Moi, laminaire, il y a quand même cette certitude que finalement il n'y a pas de solitude. Il n'y a pas de solitude parce qu'il y a les autres arbres qui sont là, solides comme des verbes être.

Aimé Césaire – Il n'y a pas de la solitude, parce qu'il y a, perpétuelle, angoissée, la lutte contre la solitude.

Daniel Maximin – Alors, à propos de la lutte contre la solitude, vous êtes en bonne compagnie, vous êtes avec vos frères dans Moi, laminaire. Avec Damas, avec Miguel Angel Asturias, avec Wifredo Lam (vous avez écrit une dizaine de poèmes inspirés par un certain nombre de ses tableaux qu'il souhaitait vous voir illustrer), et puis Frantz Fanon. Vous faites dans ce recueil, une sorte de bilan, et dans ce bilan vous dites : je n'étais pas tout seul, et d'ailleurs quand vous parlez d'eux, on a l'impression que c'est un peu de vous aussi que vous parlez. Alors, Damas, c'est le poète maudit, pour vous, c'est Rimbaud vivant ?

Aimé Césaire – Nous avons tous participé à la même aventure. Il y a les parangons, les paraclets, et j'ai un peu l'impression que tous nous avons défriché une partie du chemin, une partie du domaine, et que nous devons tous à chacun quelque chose, chacun dans sa singularité, dans sa particularité. Je n'oublierai jamais Damas, parce que je l'ai connu très jeune, et au moment où Senghor et moi étions encore sur les bancs de l'université à préparer des diplômes, Damas était déjà pour nous le poète, le poète qui nous intriguait, le poète maudit, parce qu'il s'était libéré avant tout le monde. Damas, si j'avais à le définir : je le revois encore, tel qu'il était à l'époque et non pas tel qu'il est devenu après sa longue maladie, à la fois dandy et ricanneur, épris de musique, de musique de jazz qu'il connaissait parfaitement, épris de langue anglaise qu'il parlait plus souvent que le français.

Daniel Maximin – C'était un peu un Noir américain, Damas !

Aimé Césaire – Voilà, vous avez dit l'essentiel. Pour nous, c'était à Paris : le Noir américain, et ce qui m'a toujours frappé chez lui, c'est que derrière tout cet aspect ou dandy ou clown, ou ricaneur, j'ai toujours senti chez lui, une immense dimension tragique. Il y avait cette angoisse qu'il dissimulait, il y avait cette sentimentalité profonde, presque d'enfant, il y avait ce sentiment de la déréliction, il y avait tout cela dans le ricanement de Damas, dans le bégaiement de Damas, dans le caractère fantasque de Damas. C'est tout cela qui a alimenté sa poésie, et qui fait de lui un très authentique poète. Il a poussé le premier le cri, le cri fondamental.

Daniel Maximin – Dans un de ses tout derniers poèmes, il écrivait ceci : « Pour avoir été plus souvent qu'à mon tour / de corvée / de garde / l'œil ouvert / l'arme aux pieds / quand ce ne fut point / prédestiné à l'être / toujours sur la brèche / entre four et moulin / la main à la pâte / astiquée au beurre frais / même les jours sans / dont ceux à mémoire courte / et vue basse / ne peuvent il est vrai se souvenir ». Vous le retrouvez bien là ?

Aimé Césaire – Ah ! Je retrouve tout à fait Damas dans cette syncope, dans ce rythme saccadé, et haletant et puis cette mémoire lointaine de caravane, de Gorée, tout cela y est !...

Daniel Maximin – Il y a un deuxième frère qui apparaît avec le poème qui s'appelle : « Quand Miguel Angel Asturias disparut... » Et cela peut étonner d'ailleurs des gens qui vous connaissent mal, qui vous limitent seulement au monde francophone : Senghor, Césaire, Damas, l'Afrique : disons que ce « cadastre » -là, on le connaît bien. Mais les Antilles, c'est aussi l'Amérique. Même si l'origine historique, c'est l'Afrique, c'est l'Europe, et la déportation des hommes, il est clair que nos peuples se sont édifiés en s'inscrivant dans un paysage bien déterminé, dans cette montagne, dans ce volcan, dans ces îles, dans cette mer, qui imposent à leurs enfants de se dire d'une manière commune. Et c'est peut-être en cela qu'entre Asturias et vous-même on retrouve en effet une fraternité absolue.

Aimé Césaire – Comme vous l'avez dit, effectivement, il y a ce fait premier tout simplement, que nous appartenons au continent américain. Il y a cette dimension géographique, il y a cette dimension tellurique, et c'est l'Amérique, les volcans du Guatemala, c'est la revanche de l'Inca sur le Conquistador, par le merveilleux. C'est la machine vaincue par la forêt vierge ; c'est le raisonnement vaincu par la poésie, les retournements de l'histoire. Et l'accès à une nouvelle humanité qui est en réalité la revanche d'une humanité plus profonde ; c'est tout ça pour moi un peu Asturias.

Daniel Maximin – Alors Wifredo Lam, le grand peintre cubain, c'est un peu la même chose ?

Aimé Césaire – C'est un peu la même chose avec la différence que Wifredo Lam c'est un pas de plus vers la Caraïbe : c'est la Caraïbe, et c'est le peintre, le peintre ainsi que je l'entends. Ce n'est pas pour moi uniquement un phénomène pictural, Lam est un poète. C'est la peinture de quoi ? C'est la peinture de l'initié. C'est la lumière que j'ai choisi de projeter sur lui. Non pas celui qui a continué Picasso, ce n'est pas du tout à ce niveau-là que je me suis situé, mais je vois en lui quelque chose qui pour moi est plus important, je vois l'homme des Antilles, dans sa relation avec lui-même, avec la nature, avec une histoire, avec

une géographie ; et avec une tradition.

Daniel Maximin – Et puis avec le sacré aussi...

Aimé Césaire – Et avec le sacré ! Et c'est par là que je voulais finir. Je ne dirai pas : Wifredo Lam est l'épigone de Picasso, je dirai : Wifredo Lam, c'est l'élève et l'initié de Mantonica Wilson. Et c'est pourquoi j'ai mis en tête de ces poèmes à lui consacrés cette phrase de lui : « Mantonica Wilson, ma marraine, avait le pouvoir de conjurer les éléments ». (Nous ne sommes pas très loin d'Asturias). « Je l'ai visité dans sa maison remplie d'idoles africaines, elle m'a donné la protection de tous ses dieux : de Yemanja, déesse de la mer, de Shango, dieu de la guerre, compagnon de Ogoun-ferraille, dieu du métal qui dorait chaque matin le soleil, toujours à côté d'Olorun, le dieu absolu de la création ». Et ce que dit cette peinture de Wifredo Lam, c'est précisément la création, c'est le soleil, c'est la jungle, c'est l'arbre, et finalement c'est la lutte, c'est la gourde de vie, c'est le germe, et c'est la lutte incessante de la vie contre la mort. Et regardez le caractère dramatique de plusieurs de ses tableaux, et bien c'est, finalement, malgré le malheur qui n'est pas nié, c'est en définitive, malgré tous les avatars, la vie plus forte que la mort.

Daniel Maximin – À propos d'un de ses tableaux, vous avez écrit ceci : « Préserve la parole, rend fragile l'apparence, capte au décor le secret des racines, la résistance ressuscite autour de quelques fantômes plus vrais que leur allure, insolites bâtisseurs. » C'est un peu ça !

Aimé Césaire – Et c'est le monde de demain qui, malgré la cécité de certains, déjà se bâtit.

Daniel Maximin – Et puis dans le sacré il y a presque le secret !...

Aimé Césaire – Je crois que le secret va avec le sacré !

Daniel Maximin – En allant dans cette profondeur caraïbe, sous la mer, on retrouve l'Afrique. Il y a des dieux qui apparaissent chez Wifredo Lam, mais chez vous aussi, dans votre théâtre, qui est-ce qui est à côté de Lumumba ? qui est-ce qui est à côté de Caliban ? C'est le dieu Eshu, qui est-ce qui est à côté du Roi Christophe ? C'est Ogoun, c'est Shango... Autrement dit, il ne s'agit pas d'illustration pour faire « exotique », pour faire « africain », il y a la certitude qu'après tout quelque chose qui nous a été volé, que nous avons au départ, avant le départ, de la mère-Afrique, n'a peut-être pas totalement disparu. Et c'est notre rapport à un sacré qui est là, discrètement à l'œuvre dans notre réalité antillaise et qui nous modèle, et nous motive et peut-être, est-ce là ce qui explique notre lieu de force, d'où nous forgeons finalement notre pouvoir de résistance et d'action. Alors chez Lam, c'est un peu cela qui vous fascine, je crois, d'avoir découvert qu'il avait reçu cette initiation, qui donne pour vous la clé de sa force et de sa création.

Aimé Césaire – Nous sommes des hommes du sacré. Je ne suis pas initié, je suis initié par la poésie, si vous voulez, et je crois que je suis un homme du sacré. Le sacré martiniquais, le sacré antillais, il existe, bien sûr, il a été galvaudé, il a été occulté, il a été ignoré et parfois, terriblement dénaturé au point que les Antillais eux-mêmes ou ne le comprennent pas, ou en méjugent, mais je crois qu'il est là, fondamental. L'illustration de ce que je dis, je l'ai eu brusquement un jour, en Casamance, avec André Malraux. On avait organisé une sorte de

grande fête un petit peu folklorique, et brusquement au détour d'un chemin, je vois apparaître un grand masque. Je reste saisi, je dis au Sénégalais qui était à côté de moi : « Mais comment, ce masque, vous aussi, vous l'avez ? » Il dit : « Comment nous l'avons ? Comment nous aussi ? Mais c'est notre masque ! ». Je dis : « Oui, mais il existe aussi aux Antilles ! Il existe à la Martinique ! Je reconnais ce qu'on appelle à la Martinique "le diable du Mardi-Gras" ». C'est un masque avec des cornes de bovidé, un grand manteau rouge constellé de petits miroirs juxtaposés, une queue de bœuf. Il se précipite dans la foule et effraie les enfants : une sorte de terreur sacrée s'empare de la foule antillaise quand il apparaît. Je demande alors au guide : « Mais qu'est-ce que c'est pour vous ? ». Il me répond : « C'est le masque que portent les initiés ! » Et il m'explique que le symbolisme de ce masque, les cornes de bovidé, c'est un peu comme les cornes d'abondance, c'est le symbole de la richesse, et la constellation de miroirs, c'est le symbole de la connaissance. Autrement dit, lorsqu'on est initié, on est riche, on est riche totalement, on est riche matériellement, et plus encore, on est riche spirituellement. Voilà donc le symbolisme de ce masque. Et voici le drame de l'histoire : chez nous il est devenu le diable, autrement dit, tout se passe comme si le dieu du vaincu était devenu le diable du vainqueur. Il me semble que dans cette histoire, il y a tout le résumé de l'histoire antillaise. Ainsi je crois que le sacré existe chez nous, mais il s'agit d'un sacré qui est profané, il s'agit d'un sacré qui est galvaudé, et s'il s'agit de retrouver le sacré, il faut le retrouver par les voies de l'art, il faut le retrouver par les voies du langage, par les voies de la poésie, et il faut se garder de faire une utilisation folklorique du sacré. Retrouver le sacré cela veut dire redonner son énergie au sacré, autrement dit : redonner au sacré la dimension révolutionnaire, au sens propre du mot.

Daniel Maximin – Vous dites qu'il est profané, on peut aussi dire qu'il est profane, c'est-à-dire qu'il a perdu la signification religieuse qu'il avait en Afrique, mais qui n'est pas forcément seulement la dégradation dans les superstitions. Quand le tambourineur frappe le gros-Ka, il ne sait plus chez nous maintenant quelles sont les significations exactes du message qui était très clair, comme aujourd'hui le tambour africain ou comme encore le tambour vaudou d'Haïti ou le tambour de la Santeria cubaine ou le tambour du Candomblé de Bahia. Disons que chez nous la chose s'est profanée dans la mesure où nous ne savons plus quel était ce message des dieux, quel était le sens de cette communication avec l'autre, nous avons toujours gardé la frappe, nous savons toujours taper, autrement dit nous sommes, à la limite, dans le sacré sans le savoir.

Aimé Césaire – C'est sûr, l'aliénation a passé par là ! Et ce qui m'importe à moi, c'est de savoir de nouveau ce que parler veut dire et provoquer le réveil des forces.

Daniel Maximin – Alors le quatrième compagnon, c'est Fanon ! Vous avez écrit assez récemment, ce poème d'hommage, dans lequel on lit ce vers : « Tu rayes le regard des bourreaux ». Or cela c'est un vers que l'on retrouve à propos de Lumumba dans Une saison au Congo ! Donc à vingt ans de distance, quand Lumumba définit le prophète politique comme celui qui va « rayer le regard, rayer l'œil des bourreaux ».

Aimé Césaire – Oui, vous voyez qu'il y a des constances ! Et je ne m'en suis pas aperçu !

Daniel Maximin – Donc, chez Fanon c'est la dimension prophétique qui est pour vous, je crois, essentielle ?

Aimé Césaire – Ce poème que j'ai écrit sur Fanon n'est pas du tout un poème de circonstance. Effectivement, je l'ai envoyé comme ma contribution à ce mémorial Fanon, car Fanon est un homme que je connaissais bien. J'ai été le premier lecteur de « Peau Noire Masques Blancs », et Fanon m'a toujours manifesté beaucoup de confiance et je dois dire beaucoup d'affection, ce qui n'avait rien à voir du tout avec la politique, dont nous discutons très librement. Je dois dire qu'à cette époque-là son message était combattu farouchement par certains qui s'en réclament à l'heure actuelle. Mais, il risque d'y avoir à son sujet un vaste malentendu. Il serait complètement faux de réduire la personnalité de Fanon à la seule dimension de la politique ou de la pratique politique, l'appel à la force, à la violence. Fanon était beaucoup plus riche que cela. Et ce dont on ne s'aperçoit pas, c'est que si Fanon est important, c'est qu'il y avait chez Fanon la dimension poétique. J'ai dit qu'il y avait chez Damas la dimension tragique, et bien il y avait chez Fanon la dimension poétique. Ce n'est du tout l'homme d'un marxisme desséché. C'est pourquoi le recours à Fanon est utile, parce qu'en définitive, c'est le recours à l'homme, et c'est le retour à l'homme, et le recours à la vision qui voit beaucoup plus loin que la vue. J'oppose la vision à la vue, et vous avez prononcé le mot de prophétique. C'est par là que Fanon, c'est vrai, est prophète, il est en avant, bien entendu, et il profère. Ce qui signifie qu'il ne faut pas chercher dans Fanon un petit formulaire, un petit catéchisme pour l'action quotidienne. Ce qu'il faut retirer de Fanon, c'est un grand souffle, une grande lancée ; et c'est une grande vision qui éclaire non pas forcément le chemin d'aujourd'hui, mais en tout cas qui balaye tout l'horizon.

Extraits de textes et propos d'Aimé Césaire

AIMÉ CÉSAIRE - Paroles du poète

(Éléments de citations)

1) Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir

(Cahier d'un retour au pays natal.)

2) L'œuvre de l'homme vient seulement de commencer, et il reste à l'homme à conquérir toute interdiction immobilisée aux coins de sa ferveur.

(Cahier d'un retour au pays natal.)

3) Préserve la parole/ rends fragile l'apparence/ capte au décor le secret des racines/ la résistance ressuscite.

(Moi, laminaire)

4) Il n'est pas question de livrer le monde aux assassins d'aube.

(Moi, laminaire)

5) Ne dépare pas le pur visage de l'avenir/ bâtisseur d'un insolite demain.

(La poésie 1993)

6) La poésie est cette démarche qui par le mot, l'image, le mythe, l'amour et l'humour m'installe au cœur vivant de moi-même et du monde.

(Tropiques 1943)

7) La civilisation naît de la franchise individuelle, de l'audace individuelle, de cette part de désordre individuel que chacun porte en soi, ce qu'il se doit d'élargir, de communiquer, et qui gagne de proche en proche comme les hauts feux irrésistibles. (*Tropiques* 1944)

8) Un des éléments, l'élément capital du malaise antillais, l'existence dans ces îles d'un bloc homogène, d'un PEUPLE qui depuis trois siècles cherche à s'exprimer et à créer...

Nous savons très bien ce que nous voulons ; la liberté, la dignité, la justice....

L'esclavage pèse sur nous, c'est entendu. Mais lui attribuer à lui seul notre pauvreté actuelle, c'est oublier que sous le règne de l'esclavage, le nègre fut magnifique... A la cruauté, il opposa tantôt l'attente, tantôt la révolte, jamais la résignation.

(Panorama. Revue Tropiques 1943)

AIMÉ CÉSAIRE - Tropiques

Revue créée par A. Césaire pendant l'occupation pétainiste à la Martinique, voici quelques extraits qui peuvent servir de base à la réflexion sur l'engagement de Césaire, de sa femme et de René Ménil.

Ces fragments sont extraits de la réédition des numéros de la revue Tropique – J.M. Place – Paris (2013)

TROPIQUES 1 « Présentation »

« Terre muette et stérile. C'est de la nôtre que je parle. Et mon ouïe mesure par la Caraïbe l'effrayant silence de l'Homme. Europe, Afrique. Asie. J'entends hurler l'acier, le tam-tam parmi la brousse, le temple prier parmi les banians. Et je sais que c'est l'homme qui parle. Encore et toujours, et j'écoute. Mais ici l'atrophie monstrueuse de la voix, le séculaire accablement, le prodigieux mutisme. Point de ville. Point d'art. Point de poésie. Point de civilisation, la vraie, je veux dire cette projection de l'homme sur le monde ; ce modelage du monde par l'homme ; cette frappe de l'univers à l'effigie de l'homme.

Une mort plus affreuse que la mort, où dérivent des vivants. Et les sciences ailleurs progressent, et les philosophies ailleurs se renouvellent, et les esthétiques ailleurs se remplacent. Et vainement sur cette terre nôtre la main sème des graines.

Point de ville. Point d'art. Point de poésie. Pas un germe. Pas une pousse ou bien la lèpre hideuse des contrefaçons. En vérité, terre stérile et muette...

Mais il n'est plus temps de parasiter le monde, c'est de le sauver plutôt qu'il s'agit. Il est temps de se ceindre les reins comme un vaillant homme.

Où que nous regardions, l'ombre gagne. L'un après l'autre les foyers s'éteignent. Le cercle d'ombre se resserre, parmi des cris d'hommes et des hurlements de fauves. Pourtant nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre. Nous savons que le salut du monde dépend de nous aussi. Que la terre a besoin de n'importe lesquels d'entre ses fils. Les plus humbles.

L'ombre gagne...

« Ah ! Tout l'espoir n'est pas de trop pour regarder le siècle en face ! »

Les hommes de bonne volonté feront au monde une nouvelle lumière.

TROPIQUES 8-9 « Maintenir la poésie »

« ... Ici poésie, égale insurrection.

C'est Baudelaire,

C'est Rimbaud, voyou et voyant.

C'est notre grand André Breton ;

« Je prends mon bien dans les failles du roc là où la mer

Précipite ses globes de chevaux montés de chiens qui hurlent. »

Il ne sert à rien d'en appeler aux poètes « reconnus » de ces dernières années. Leurs « intermittences » sont significatives :

Valéry, poète dans la mesure où il parvient, à travers les mailles d'une poétique désuète ci d'un intellectualisme hérissé, à frapper le monde d'une invraisemblable lumière d'yeux braqués, et de miroirs seuls.

(...) Poésie maudite

La chose est dans l'ordre.

Maudite, parce que connaissance et non plus divertissement. Maudite, parce que caravelle des lointains intérieurs. Maudite, parce que levant l'interdit des mers noires. Maudite, dans le sillage de Prométhée le voleur, d'Œdipe l'assassin. Maudite dans le sillage des découvreurs du monde. Maudite, parce qu'aux oreilles du poète retentit désormais la voix même qui obsédait Colomb : « Je fonderai un nouveau ciel et une nouvelle terre si bien qu'on ne pensera plus à ce qui était avant ; »

(...) et nous entendons fidèles à la poésie, la maintenir vivante ; comme un ulcère, comme une panique, images de catastrophes et de liberté de chute et de délivrance, dévorant sans fin le foie du monde. »

TROPIQUES 13-14 « Le grand camouflage – Suzanne Césaire »

« Voici un antillais, arrière petit-fils d'un colon et d'une négresse esclave. Le voici déployant pour « tourner en rond » dans son île, toutes les énergies jadis nécessaires aux colons avides pour qui le sang des autres était le prix naturel de l'or, tout le courage nécessaire aux guerriers africains qui gagnaient perpétuellement leur vie sur la mort.

Le voici avec sa double force et sa double férocité, dans un équilibre dangereusement menacé : il ne peut pas accepter sa négritude, il ne peut pas se blanchir. La veulerie s'empare de ce cœur divisé, et, avec elle, l'habitude des ruses, le goût des « combines » ; ainsi s'épanouit aux Antilles, cette fleur de la bassesse humaine, le bourgeois de couleur.

Sur les routes bordées de glyciridia, les jolis négrillons qui digèrent en extase leurs racines cuites avec ou sans sel, sourient à l'automobile de grand luxe qui passe. Ils sentent brusquement, plantée en leur nombril, la nécessité d'être un jour les maîtres, d'une bête aussi souple et luisante et forte. Des années plus tard, salis de graisse heureuse, on les voit donner miraculeusement la trépidation de la vie à des carcasses de rebut, cédées à vil prix. D'instinct, les mains de milliers de jeunes antillais ont soupesé l'acier, trouvé des joints, desserré des vis.

Des milliers d'images d'usines-claires, d'aciers-vierges, de machines libératrices, ont gonflé les cœurs de nos jeunes ouvriers. Il y a dans des centaines de hangars sordides où rouille la ferraille, une invisible végétation de désirs. Les fruits impatients de la Révolution en jailliront, inévitablement.

Ici entre les mornes lisses de vent, Fonds gens-libres. Un paysan qui, lui, n'a pas été saisi du tremblement de l'aventure mécanique, s'est appuyé au grand mapou qui ombrage tout un flanc du morne, il a senti sourdre en lui, à travers ses orteils enfoncés nus dans la boue, une lente poussée végétale. Il s'est tourné vers le coucher de soleil pour savoir le temps qu'il ferait demain – les rouges orangés lui ont indiqué que le temps de planter était proche – son regard n'est pas seulement le reflet pacifique de la lumière mais il s'alourdit d'impatience, celle-là même qui soulève la terre martiniquaise – sa terre qui ne lui appartient pas et est cependant sa terre. »

« (...) Cependant les balisiers d'Absalon saignent sur les gouffres et la beauté du paysage tropical monte à la tête des poètes qui passent. A travers les réseaux mouvants des palmes ils voient l'incendie Antillais rouler sur la Caraïbe qui est, une tranquille mer de laves. Ici la vie s'allume à un feu végétal. Ici, sur ces terres chaudes qui gardent vivantes les espèces géologiques, la plante fixe, passion et sang, dans son architecture primitive, l'inquiétante sonnerie surgie des reins chaotiques des danseuses. Ici les lianes balancées de vertige prennent pour charmer les précipices des allures aériennes, elles s'accrochent de leurs mains tremblantes à l'insaisissable trépidation cosmique qui monte tout le long des nuits habitées de tambours. Ici les poètes sentent chavirer leur tête, et humant les odeurs fraîches des ravins, ils s'emparent de la gerbe, ils écoutent le bruit de l'eau autour d'elles. Ils voient s'aviser les flammes tropicales non plus aux balisiers, aux gerberas, aux hibiscus, aux bougainvilliers, aux flamboyants, mais aux faims, aux peurs, aux haines, à la férocité qui brûlent dans les creux des mornes.

C'est ainsi que l'incendie de la Caraïbe souffle ses vapeurs silencieuses, aveuglantes pour les seuls yeux qui savent voir et soudain se ternissent les bleus des mornes haïtiens, des baies martiniquaises, soudain pâlisent les rouges les plus éclatants, et le soleil n'est plus un cristal qui joue et si les places ont choisi les dentelles des parkinsonias comme éventails de luxe contre l'ardeur du ciel, si les fleurs ont su trouver juste les couleurs qui donnent le coup de foudre, si les fougères arborescentes ont sécrété pour leurs crosses des sucres dorés,

enroulés comme un sexe, si mes Antilles sont si belles, c'est qu'alors le grand jeu de cache-cache a réussi, c'est qu'il fait certes trop beau, ce jour-là, pour y voir. »

DISCOURS « Première intervention parlementaire du jeune député Aimé Césaire à l'assemblée nationale constituante, 20 décembre 1945 »

(...) la parole est à monsieur Césaire.

Aimé Césaire : Mesdames, messieurs, les Antilles sont évidemment à un tournant de leur histoire. Leur économie, fondée depuis un siècle sur la culture de la canne à sucre, vient de faire faillite parce qu'elle coûtait cher à la métropole, qui achetait le sucre au-dessus des cours mondiaux, parce qu'elle coûtait cher à la population antillaise et ne profitait qu'à une oligarchie de gros planteurs esclavagistes, parce que la politique qui les liait financièrement à la métropole les rend victimes d'une dévaluation, inévitable sans doute, mais hautement dommageable à une population dont le ravitaillement dépend exclusivement des Etats-Unis.

Je demande à monsieur le ministre de réfléchir aux aspects humains de cette situation, de penser à nos fonctionnaires, déjà suffisamment payés, à nos ouvriers qui, dans la zone du dollar, touchent seulement 50 francs par jour, enfin et surtout au nombre incroyable des nôtres qui sont condamnés sans rémission au chômage, à la misère, à la maladie.

Si vous voulez que les Antilles et la Martinique se tirent du mauvais pas où les a conduites la vieille politique héritée du pacte colonial, il n'y a qu'un moyen : les équiper, les équiper, pour qu'elles produisent davantage et à meilleurs compte, et échappent ainsi aux conséquences de la dévaluation ; les équiper, pour qu'elles cessent d'être à la charge de la métropole ; les équiper, pour résorber le chômage de nos jeunes, pour élever le niveau de vie des ouvriers, pour garantir aux masses laborieuses le travail et la Sécurité sociale.

Il nous faut des routes, des ports, des aérodromes, des égouts, il nous faut des hôpitaux pour préserver notre race de la dégénérescence, il nous faut des écoles pour satisfaire la soif d'instruction de nos enfants. »

Applaudissements

Aimé Césaire : un poète politique

Entretien avec le Magazine littéraire, novembre 1969

Le poète martiniquais Aimé Césaire est mort jeudi 17 avril 2008, à l'âge de 94 ans, dans son île natale. Pour saluer sa mémoire, Le Magazine Littéraire met en ligne des extraits de l'interview qu'il avait donnée dans ses colonnes en novembre 1969.

Le poète martiniquais Aimé Césaire est mort jeudi 17 avril 2008, à l'âge de 94 ans, dans son île natale. Pour le grand public, il restera comme le créateur du concept de « négritude » - même si lui préférerait parler d'une invention collective. Pour les Martiniquais, celui qui demeura 56 ans durant le maire de Fort-de-France, et son député jusqu'en 1993. Quant à son vaste lectorat, il se souviendra surtout de La tragédie du Roi Christophe à la fois pièce anticoloniale et constat lucide sur la dictature ; ainsi que de ses recueils les plus fameux, tels le Cahier d'un retour au pays natal où la poésie libre soutient la révolte, ou encore Soleil cou coupé qui part du dernier vers du poème Zone d'Apollinaire. Car si Aimé Césaire fut une figure de l'émancipation africaine, à travers ses œuvres ou ses revues L'étudiant Noir puis Présence africaine, son écriture était aussi marquée par une culture classique acquise d'abord sur les bancs du lycée martiniquais Victor Schloecher, puis sur ceux de Louis Le Grand –où il rencontra le Sénégalais Léopold Sedar Senghor- et de l'école Normale Supérieure. Rallié au surréalisme par André Breton, communiste jusqu'en 1956, fondateur du Parti Progressiste Martiniquais en 1958, il était devenu une figure incontournable de la Martinique, dont il réclamait l'autonomie.

Pour saluer la mémoire d'Aimé Césaire, Le Magazine Littéraire met en ligne ci-dessous des extraits de l'interview qu'il avait donnée dans nos colonnes en novembre 1969. Il est alors député de la Martinique depuis la Libération, et a été avec Senghor, reconnu comme le plus grand poète noir d'expression française.

Quels ont été vos sentiments, quelle a été votre impression quand vous avez quitté la Martinique pour venir terminer, en tant que boursier, vos études à Paris ?

Je n'ai pas du tout quitté la Martinique avec regret, j'étais très content de partir. Incontestablement, c'était une joie de secouer la poussière de mes sandales sur cette île où j'avais l'impression d'étouffer. Je ne me plaisais pas dans cette société étroite, mesquine ; et, aller en France, c'était pour moi un acte de libération.

Est-ce que vous vous sentiez colonisé ?

C'était confus ; je ne savais pas grand-chose de ça. Existentiellement, je me sentais mal à

l'aise ; j'étouffais dans cette île, dans cette société qui ne m'apportait rien et dont, très tôt, j'ai mesuré le vide. C'était très négatif. Je ne savais pas très bien pourquoi, d'ailleurs. C'est en arrivant en France que j'ai compris les motifs de ma non-satisfaction.

La rencontre avec Léopold Senghor, vos contacts avec les Africains de Paris n'ont-ils pas joué profondément sur vous ? C'est à ce moment-là, je crois, que vous avez conçu votre notion de "négritude".

C'est vrai, mais j'étais déjà prédisposé, si vous voulez, par un véritable état de révolte plus ou moins latente et confuse contre la société martiniquaise. Quand je suis arrivé à Paris - c'était en 32, à peu près -, je suis allé m'inscrire à la Sorbonne, et le premier noir que j'ai rencontré c'était un Sénégalais : Ousmane Sembé, qui est devenu ambassadeur du Sénégal à Washington... Le lendemain, à Louis-le-Grand, où j'étais en hypokhagne, je fais la connaissance de Senghor. Autrement dit, chose assez curieuse, dès mon arrivée, j'ai été pris en main par deux Africains, dont l'un est devenu un excellent ami, Senghor ; pendant cinq ou six ans, nous ne nous sommes pratiquement pas quittés, et il a eu une grosse influence sur moi. Il m'a aidé à analyser et à gommer ce côté négatif qui était ma haine d'une société martiniquaise qui me semblait typiquement coloniale et profondément aliénée...

De la part des Martiniquais eux-mêmes ou des Français à la Martinique ?

Oh ! Des Martiniquais eux-mêmes, bien sûr. C'est que les chaînes qui tiennent l'homme noir ne sont pas des chaînes ordinaires : ce sont des chaînes intérieures, des chaînes psychologiques...L'homme antillais a été colonisé de l'intérieur, a été profondément aliéné. Et Senghor m'a révélé tout un monde, ça a été pour moi la révélation de l'Afrique. Et je dois dire que pendant toute ma vie d'étudiant, si j'ai eu beaucoup d'amitiés africaines je n'ai eu aucun rapport avec les Antillais et singulièrement avec les Martiniquais...

Quelles différences établissez-vous entre Africains et Antillais ?

Elle est énorme.

Dans quelle mesure peut-on dire que l'Antillais se considère comme un faux noir ? Je pense aux termes de "quarteron", "métis", demi-blanc et demi-noir.

Les Antillais sont des noirs ; simplement, ils ont été transplantés et ont été soumis pendant plus d'un siècle, près de deux siècles, à un effroyable processus d'assimilation, donc de dépersonnalisation. Et il a eu ce traumatisme qu'a été la traite des noirs. Les Africains, c'est tout à fait différent : ils ont conservé leur civilisation, parce que la colonisation a été extrêmement superficielle... Un Ouala sait très bien qu'il était Ouala, il n'a jamais prétendu qu'il était un Français noir, ce n'est pas vrai ; tandis que le phénomène de la colonisation s'est révélé beaucoup plus pernicieux, plus délétère aux Antilles. Les Africains ont conservé leurs religions, le contact avec leurs terres, avec leurs mythes, avec leur folklore - et puis, ils ont conservé leurs langues. En gros, ils ont maintenu leur civilisation, d'où une assurance psychologique à laquelle ne peuvent pas prétendre les Martiniquais, pas du tout. Ils sont des

déracinés. C'est très important, ça. La situation des Antillais, en fait, est beaucoup plus dramatique que n'a pu l'être celle des Africains. Ce sont des gens qui ont tout perdu, qu'on a arrachés à leur terre, qu'on a transportés aux Antilles. Ils se sont trouvés enfermés dans un univers concentrationnaire qui, au fur et à mesure, s'est légèrement humanisée... Il n'y a pas de comparaison avec l'Afrique. Non...

C'est vers cette époque que vous avez écrit "Cahier d'un retour au pays natal".

Oui. Senghor remplissait le vide que j'éprouvais et j'ai compris pourquoi je n'étais pas heureux à la Martinique. Par lui, j'ai très bien senti que mon vrai monde, c'était quand même le monde africain. Nous ne connaissions pas grand-chose, mais nous lisions tout ce qui paraissait sur l'Afrique : les contes, les légendes, l'histoire de la civilisation africaine... et pour moi, ça a été la révélation de ce monde dont je n'avais que de très vagues prémonitions. Ce qui était confus en moi à ce moment-là s'est précisé, et j'ai pu jeter un regard critique sur la société antillaise, mieux comprendre ses manques, ses lacunes, ses altérations. J'ai compris alors que la société martiniquaise était une société a-culturée. C'était une civilisation noire transportée dans un certain milieu, dans un certain contexte ; une civilisation qui s'était peu à peu dégradée pour en arriver à ce magma invraisemblable, à cette anarchie culturelle dans laquelle nous vivions. Il était naturel que je ressentie cette dégringolade et que l'Afrique m'apparût, très romantiquement, comme une sorte de paradis d'où nous avons été chassés. À mon retour, j'étais gros de tout ce que j'avais vu et plein de cette vision de l'Afrique que j'avais reçue par personnes interposées.

En fait, vous avez découvert l'Afrique à Paris...

C'est incontestable. Je l'ai découverte à Paris, à travers les Africains ; mais ma géographie est avant tout humaine : je crois effectivement que je devais la porter plus ou moins en moi. En vérité, je n'avais presque rien lu sur l'Afrique quand j'ai quitté la Martinique, mais ça correspondait à une aspiration et la rencontre avec Senghor a fait le reste. Cela signifie que même dans un monde aussi aliéné que le monde martiniquais, nous restions, au fond, conscients de notre nature africaine.

Vous avez vécu en Afrique ?

Relativement peu et jamais très longtemps. Mais je considère que les Antilles françaises sont beaucoup plus africaines qu'on ne veut bien le dire - et que ne l'imaginent les Antillais. Quand je suis allé en Guinée, quand j'ai été à Dakar, quand j'ai vu les bonnes femmes sur le marché : c'était tout à fait comme des Antillaises...

Quel a été votre impact avec le pays, plus tôt ?

La Martinique est double et nous, Martiniquais, nous vivons dans un monde de fausseté ; il nous faut retrouver la vérité de notre être... Tout naturellement, j'ai débouché sur la poésie, parce que c'était un moyen d'expression qui s'écartait du discours rationnel. La poésie, telle que je la concevais - que je la conçois encore, – c'était la plongée dans la vérité de l'être. Si

notre être superficiel est européen, et plus précisément français, je considère que notre vérité profonde est africaine. Il s'agissait de retrouver notre être profond et de l'exprimer par le verbe : c'était forcément une poésie abyssale.

En même temps, c'était une poésie-arme ?

Elle était arme parce que c'était le refus de cet état superficiel et le refus du monde du mensonge... C'était la plongée en moi-même et une façon de faire éclater l'oppression dont nous étions victimes. C'est un peu comme le volcan : il entasse sa lave et son feu pendant un siècle, et un beau jour, tout ça pète, tout cela ressort... Et c'était ma poésie, c'était ça « Cahier d'un retour au pays natal ». C'était l'irruption des forces profondes, des forces enfouies dans les profondeurs de l'être, qui ressortaient à la face du monde, exactement comme une éruption volcanique.

Vous êtes revenu en 1939. C'était la drôle de guerre, puis il y a eu la guerre pas drôle, et, en 1940, vous avez rencontré André Breton...

Oui, c'était au moment de la défaite.

Quels ont été vos rapports avec Breton ? En un sens, vous étiez surréaliste sans le savoir...

A la vérité, c'était quand même dans l'air - et j'avais un peu respiré cet air-là. C'est une affaire de génération. Nous parlions de poésie avec Senghor et notre idée, c'était de rompre avec la civilisation imposée, de retrouver nos richesses enfouies et l'homme nègre qui était en nous, qui était dissimulé sous les oripeaux... il fallait nous retrouver.

Je connaissais très mal le surréalisme, mais je dois dire que mes recherches allaient dans ce sens, et lorsque j'ai rencontré Breton - et le surréalisme, ça n'a pas tellement été une découverte pour moi : plutôt une justification. Il y avait une entière convergence entre les recherches surréalistes et les miennes ; autrement dit, cela m'a confirmé, rendu plus hardi.

A propos de vos écrits, on pense au titre de la revue : "Le surréalisme au service de la révolution"...

C'était ça. Et je me trouvais d'accord avec Breton sur la plupart des points. Mais... Breton a été extrêmement aimable, gentil... J'étais ébloui par son extraordinaire personnalité, son sens de la poésie, son attitude éthique également, parce que ce qui m'a frappé, c'est que Breton était un moraliste... un moraliste intransigeant... qui n'avait que mépris pour les arrivistes. J'ai été très séduit par lui ; en même temps, je me tenais sur mes gardes. Et je n'ai jamais voulu appartenir au mouvement surréaliste parce que ce à quoi je tiens le plus, c'est ma liberté. J'ai horreur des chapelles, j'ai horreur des églises ; je ne veux pas prendre de mot d'ordre - quelque sympathie que puisse m'inspirer tel ou tel groupement. Je refuse à être inféodé. C'est ce que je craignais avec Breton ; il était tellement fort, léonin, que j'ai craint de devenir un disciple, et je n'y tenais pas, ce n'est pas dans ma nature. J'ai toujours eu le sentiment de notre particularisme, alors je voulais bien me servir du surréalisme

comme d'une arme, tout en restant fidèle à la négritude... Oui, Breton, c'est un homme pour qui j'ai eu beaucoup d'admiration et d'affection.

A quel moment êtes-vous passé de votre travail de professeur et de votre activité d'écrivain au métier politique ?

Ça a été beaucoup une affaire de hasard et de circonstances. Pendant la guerre, j'ai fondé une revue, "Tropique", et cette revue a marqué une date à la Martinique ; parce que c'était une revue qui rompait pour la première fois avec la tradition de l'assimilation ; certes, il y avait des poètes martiniquais, mais ils faisaient une poésie française. Autrement dit, chaque école poétique française avait sa rallonge tropicale. Il y avait des gens qui composaient des sonnets, d'autres qui concouraient aux jeux floraux de Toulouse. Il y avait un tas de Parnassiens mineurs, quelques petits symbolistes – souvent d'ailleurs assez habiles –, mais ça restait à ce niveau-là. C'était une poésie de décalcomanie, plus ou moins réussie, parfois pas du tout, parfois un peu mieux - autrement dit, ce n'était pas de la poésie ; et cette insuffisance poétique, mes amis et moi nous l'expliquions précisément par le fait que c'était faux ; parce que non inscrit dans le contexte martiniquais. C'était une poésie-négation. La revue "Tropique" présentait un aspect poétique, mais, en même temps, elle décrivait la société martiniquaise, elle rappelait les origines de l'île... il y avait des articles d'ethnographie... enfin, j'essayais de mettre à la portée du public martiniquais tout ce que j'avais appris sur l'Afrique. Nous avons publié, par exemple, des articles sur la traite des noirs — chose extrêmement malsonnante : personne n'en parlait... et voulait moins encore s'en souvenir. L'esclavage, c'était une tare, une chose honteuse... on tenait là des ancêtres peu glorieux. Or, ma revue parlait précisément de la traite, rendait hommage à l'Afrique. Je divulguais de mon mieux, je vulgarisais. Comme dans ces pays classe et race se confondent : les prolétaires, c'est les nègres et l'opresseur, c'est les blancs : inévitablement, on décrivait un malaise social. C'était révolutionnaire. Le fait simplement d'affirmer qu'on est nègre, comme je l'affirmais, était un postulat révolutionnaire ...

Vous avez fait une étude sur Toussaint Louverture, qui pourrait presque passer pour un texte de caractère ethnographique...

Non, c'était un travail historique. Si j'étais resté professeur, j'aurais pu l'utiliser pour une thèse. Non, j'aime beaucoup Haïti - peut-être parce que de toutes les Antilles, c'est l'île la plus grande et la plus intéressante, car la plus africaine. Jusqu'au XVIIIe siècle, il y a eu des apports massifs de nègres africains. Par tribus entières. Un dépeuplement très homogène. Il y a des Congolais, des Dahoméens, etc. Et ça se voit encore : n'importe quel ethnographe reconnaît chez un Haïtien l'origine de sa tribu africaine. Et contrairement à la Martinique, les religions africaines se sont maintenues en Haïti. D'où le vaudou.

Est-il vrai que Clausewitz, dans son ouvrage sur la guerre, a été fortement influencé par la manière dont les Haïtiens ont mené une lutte de guérilla ?

Je ne sais pas. Ce qui m'a frappé avec Haïti, c'est qu'on est en présence d'un pays où, pour

la première fois, la négritude s'est mise debout. On peut faire une comparaison avec Cuba : même désir de liberté et même volonté de se battre pour l'acquérir. Au XIXe siècle, ça a été le premier pays sous-développé à se révolter, à donner l'exemple. Une révolte achevée sur un succès : Haïti a arraché son indépendance. Certainement, ça s'est révélé comme un exemple pour les pays d'Amérique du Sud. Bolivar ne se comprend que par Haïti.

Pour en revenir à votre question, oui. J'ai été très frappé par la stratégie de Toussaint. Par la suite, lisant des écrits de Mao Tsé Toung, je me suis aperçu que tout ça était absolument génial : Toussaint avait trouvé par intuition - et avant tout le monde - le principe même de la guerre de guérilla. Il avait refusé les batailles rangées et il avait gardé ses troupes camouflées. Il avait fait ce que font, en ce moment, les Vietnamiens, ce que font les pays sous-développés quand ils luttent contre une nation beaucoup plus puissante, beaucoup mieux armée... J'ai regardé un peu dans Clausewitz, et j'ai vu, effectivement, qu'il y avait un chapitre concernant la guerre populaire. Je ne sais pas si Clausewitz avait eu connaissance de la guerre menée par les Haïtiens - du moins, il n'en parle pas : ce n'était peut-être pas assez noble pour lui... A parcourir les écrits du XIXe siècle, en particulier les mémoires des généraux de Napoléon durant la guerre de Saint-Domingue, on s'aperçoit que pour eux, c'était vraiment la sale guerre. Une guerre infernale, qui renverrait tous leurs principes. En tout cas, la manière dont Clausewitz décrit la guerre populaire évoque singulièrement le combat de libération mené par Toussaint.

De votre ouvrage sur Toussaint, passons, si vous le voulez, à la "Tragédie du roi Christophe", dont l'action, précisément, est située en Haïti.

Haïti, c'est un pays qui, avec l'Afrique, tient dans mon esprit, dans mon âme, dans mon cœur une place particulière. Il était normal, par conséquent, que j'écrive une pièce sur Haïti. On peut aussi se demander pourquoi j'ai choisi l'expression dramatique. Parce que, après tout, je suis poète, fondamentalement. En fait, j'avais déjà écrit "Et les chiens se taisaient" ; il faut croire que j'étais assez hanté par le théâtre. Mais cette première pièce, je ne la voyais pas "jouée" ; je l'avais d'ailleurs écrite comme un poème. Cependant, ce texte présente pour moi une profonde importance : parce que c'est une pièce très libre et située dans son milieu - le milieu antillais. C'est un peu comme la nébuleuse d'où sont sortis tous ces mondes successifs que constituent mes autres pièces. "Le roi Christophe", "Une saison au Congo", mais je m'intéressais déjà plus directement au théâtre - et maintenant, une adaptation d'après Shakespeare, qui s'appelle non pas "LA Tempête", mais "UNE Tempête". Parce qu'il y a beaucoup de tempêtes, n'est-ce pas - et la mienne n'est qu'une parmi d'autres...

Vos trois dernières pièces se situent au niveau des points les plus chauds concernant le monde noir : Haïti et "Le roi Christophe" ; le Congo et Lumumba ; et maintenant, avec "Une Tempête", vous abordez dans une certaine mesure la question raciale aux États-Unis...

C'est le vieux volcan qui sommeille en moi qui aime les points chauds ! Pour en revenir au Roi Christophe, pourquoi ai-je pris un roitelet haïtien ? D'abord, il y a l'impulsion intérieure, à savoir le besoin que j'ai de parler d'Haïti ; et, en même temps, ça coïncidait avec l'accès à

l'indépendance des pays africains. Brusquement, l'Afrique a été assaillie par des problèmes nouveaux. Les gens qui avaient revendiqué, qui avaient fait de l'opposition, soudain sont promus chefs d'État. Que faire ? La liberté, c'est très bien, la gagner c'est très bien ; mais quand on y réfléchit, c'est toujours plus facile de conquérir sa liberté - il ne faut que du courage -, seulement, une fois qu'elle est obtenue, il faut savoir ce qu'on va en faire. La libération c'est épique, mais les lendemains sont tragiques. C'est ce problème-là que j'avais en tête. Alors j'ai eu l'idée de situer en Haïti le problème de l'homme noir assailli par l'indépendance. Parce que c'est le premier pays noir à avoir été confronté avec ces questions. Ce que le Congo, la Guinée, le Mali ont connu vers 1956-1960, Haïti l'a connu dès 1801. Et le roi Christophe, c'est l'homme noir aux prises avec la nécessité qu'il y a de bâtir un pays, de bâtir un État.

"Une Saison au Congo" est, au fond, la suite logique...

C'est quand même une pièce antillaise... Le langage est antillais. Là, j'ouvre une parenthèse, car il y a un problème du langage aux Antilles ; pour un Africain, il se pose avec moins d'acuité que pour un Martiniquais. Quelle langue employer ? Un Africain peut, à la rigueur, se servir de son dialecte, mais nous, nous n'avons aucune langue...

Le créole apparaît un peu comme une "fausse langue"...

Une langue n'est jamais fausse. Après tout, on peut dire aussi que l'anglais est une fausse langue ; et que le français, au début, a dû être un affreux sabir de contrebande. Non... Le français a dû commencer comme le créole, puis il a conquis ses lettres de noblesse. Le créole deviendra une vraie langue au cours de l'évolution de l'histoire ; elle n'est pas frappée d'une tare originelle, mais c'est un fait qu'à l'heure actuelle, ça fait un peu patois. C'est une langue très modeste à usage interne. Pour la rendre littéraire, il aurait fallu faire dessus le travail que les Français ont accompli depuis le XVI^e siècle – Ronsard ; Rabelais et tous les autres. Par contre, nous avons un instrument qui s'appelle le français ; pourquoi se refuser à l'employer ? A condition évidemment que cela ne devienne pas une nouvelle forme d'aliénation. Autrement dit, il faut plier le français au génie noir. Ou bien on n'utilise pas le français, et on emploie carrément sa langue - qui peut être le oualof ou bien une langue guinéenne, ou le swahili ; ou, par un Martiniquais, le créole. C'est une possibilité : je ne l'ai pas choisie, j'ai décidé d'employer le français ; peut-être à cause de la culture, c'est vraisemblable - mais j'ai voulu l'employer dans des conditions très particulières. J'ai voulu mettre le sceau imprimé, la marque mère - ou la marque antillaise, comme vous voulez - sur le français ; j'ai voulu lui donner la couleur du créole. En particulier dans "Le Roi Christophe", il y a un langage très particulier, qui se ressent de ses origines antillaises : ce n'est plus exactement du français. Poursuivant ma quête, ma description de la situation de l'homme noir dans le monde actuel, tout naturellement je suis arrivé à l'Afrique. Et l'exemple le plus dramatique, le plus tragique, c'était le Congo. Qui tient le Congo tient l'Afrique ; après le Nigéria, c'est le pays le plus important. Par ses dimensions, par ses richesses - et par le caractère étonnant des événements qui s'y sont déroulés...

Si vous voulez, on va en revenir à la négritude, il y a un point qui me tracasse : c'est le fait que vous mettiez tous les noirs dans le même panier. Ne croyez-vous pas qu'entre un Africain, un noir d'Amérique et un Antillais, il se soit creusé un fossé, que les divergences soient devenues profondes ?

Là, je vous réponds tout de suite. Ce que vous mettez en cause, c'est toute la négritude ! C'est bien ce que me disent les Antillais : "Comment, nous Martiniquais, qui sommes ici depuis trois siècles sur une terre française... que pouvons-nous avoir de commun avec les Africains ? ". Ils le disent dans un sens péjoratif. Et c'est exactement ce que la bourgeoisie noire américaine a répété pendant si longtemps. Ils disent "d'accord, nous sommes noirs, mais fondamentalement, nous sommes américains". Or, précisément, le mouvement de la négritude est un mouvement qui affirme la solidarité des noirs que j'appelais de la Diaspora avec le monde africain. Vous savez, on n'est pas impunément noir, et que l'on soit français - de culture française - ou que l'on soit de culture américaine, il y a un fait essentiel : à savoir que l'on est noir, et que cela compte. Voilà la négritude. Elle affirme une solidarité. D'une part dans le temps, avec nos ancêtres noirs et ce continent d'où nous sommes issus cela fait trois siècles, ce n'est pas si vieux et puis une solidarité horizontale entre tous les gens qui en sont venus et qui ont, en commun, cet héritage. Et nous considérons que cet héritage compte ; il pèse encore sur nous ; alors, il ne faut pas le renier, il faut le faire fructifier - par des voies différentes sans doute - en fonction de l'état de fait actuel - et devant lequel nous devons bien réagir...

Propos recueillis par François Beloux

Le Magazine Littéraire n° 34 - Novembre 1969

Aimé Césaire, le tissage du particulier et de l'universel

*Nous savons que le salut du monde dépend de nous aussi
que la terre a besoin de n'importe lesquels de ses fils
le monde a besoin de nous aussi*

Aimé Césaire 1941 - Revue TROPIQUES FDF

Aimé Césaire dans toute son action politique comme dans toute son œuvre littéraire, s'est attachée à affirmer à la fois l'importance conjointe du particulier, du singulier, autant que de l'universel.

CÉSAIRE homme universel dès l'origine dans sa chair et son être.

1) Dans son *Cahier d'un retour au pays natal*, composé par ce jeune étudiant de 24 ans, il parle d'abord de son propre peuple antillais, lorsqu'il écrit l'affirmation sans doute la plus célèbre de son œuvre, dès les premières pages : *je viendrai à ce pays mien et je lui dirai : "ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont pas de bouche"*, misère morale et sociale des foules silencieuses de sa ville de Fort-de-France : *cette foule muette, étrangement bavarde et muette*, à qui il voudra toute sa vie redonner la parole.

2) Mais il parle aussi en même temps pour toutes les bouches du monde rendues muettes par l'universelle oppression :

Je serai un homme juif/ un homme pogrom, un homme cafre/ un homme Hindou De Calcutta/ un homme de Harlem qui ne vote pas.

Quatre continents qui dès l'origine, dans une seule phrase ou il se définit, *entrent ainsi dans la composition de sa chair* :

L'Afrique (cafre) L'Europe (juif) L'Asie (Hindou) et l'Amérique (Harlem)

CÉSAIRE porte en lui l'universel comme tous les fils des Antilles, par leur histoire et leurs populations reliées à quatre continents.

3) La population de la Martinique et de la Guadeloupe se compose d'hommes et de femmes issus des quatre continents : Afrique, Europe, Amériques et Asie, qui les rendent presque "naturellement" cousins du monde entier.

"C'est le sentiment que j'ai des Antilles : comme c'est rien, comme c'est fragile, comme c'est à la limite du néant et en même temps, paradoxalement, de la somme même des handicaps

naît un petit peu le sentiment d'une certaine élection. Comme si ces débris n'étaient pas des débris quelconques et que peut-être confusément de là naîtra le monde de demain. Autrement dit, le rien, le plus infime canton de l'univers, le microcosme le plus insignifiant, un point ou des points sur l'océan, mais aussi paradoxalement à partir desquels peut-être peut renaître le monde." (Césaire : Entretien. 1982)

4) Aussi, l'universel est et a toujours été un horizon naturel des cultures des Antilles et des mondes créoles en général. A la fois parce que la colonisation a toujours eu une dimension internationale en tant que première mondialisation historique, et surtout parce qu'ils faisaient leur la vision que : *"l'universel, c'est le local moins les murs"* (Miguel Torga). Sachant que leur liberté ne pourrait s'acquérir que par la destruction des murailles érigées par les colonisateurs bâtisseurs de forts et d'interdits, autant que par le rejet du repli insulaire, des identités closes et des ségrégations imposées ou acceptées.

Les quatre régions créoles issues des "quatre vieilles" : Guadeloupe, Guyane, Martinique et Réunion, porteuses de très grandes diversités de populations et de cultures, manifestent souvent une primauté accordée à la citoyenneté sur la "race" ou l'ethnie, à la République sur l'État, et à l'identité socioculturelle sur le statut institutionnel. L'identité est plus vaste que la carte d'identité. Césaire comme décolonisateur avec d'autres du tiers-monde, Fanon comme acteur de l'indépendance de l'Algérie, manifestent avec tant d'autres cette dimension d'ouverture à l'universel. "Liberté, égalité, identités", tel est le credo partout affirmé par Césaire.

5) En même temps, chez Césaire, cette conscience d'une identité ouverte par nature à l'universel, n'empêche en rien l'enracinement dans son île, dans son lieu, grâce à son engagement politique local qu'il a toujours souhaité conserver. Le Tiers-monde reconnaît partout le rôle majeur de Césaire pour ses libérations, mais son action internationale ne l'a jamais éloigné de l'insertion la plus étroite dans la vie politique de son pays, du quotidien de sa mairie et des administrés.

"Que pendant près de 40 ans, je ne sois occupé, sans être de nature essentiellement politicienne, que je me suis occupé de la chose publique, il doit bien y avoir une raison secrète. Alors, finalement, si j'y suis resté, si je l'ai fait, c'est parce que j'ai sans doute senti que la politique était quand même un mode de relation avec cet essentiel qu'est la communauté à laquelle j'appartiens. Alors ça, c'est la reconnaissance que j'ai envers la politique parce qu'à aucun moment je n'ai pu, je n'ai cessé même une seconde de penser que je suis de cette communauté-là, que je suis des Antilles, que dis-je, que je suis de Trénelle, que je suis de Volga-Plage, que je suis de Texaco, que je suis l'homme du faubourg, que je suis l'homme de la mangrove, que je suis l'homme de la montagne. Et la politique a maintenu vivant ce lien et vivante cette relation." (Césaire : Entretien de 1982)

Césaire dans tout son théâtre et ses essais a une conception de l'action politique qui veut qu'elle ne s'enracine durablement que si elle s'ouvre au-delà des frontières. Nationalisme et internationalisme sont solidaires et se protègent l'un l'autre de leurs excès ou leurs illusions : son essai sur *Toussaint Louverture* (1961), et sa pièce *La tragédie du roi Christophe* (1963) présentent Haïti comme modèle pour les luttes des îles caraïbes pour leurs abolitions, qui ne

sauraient se circonscrire à un seul pays. Car le combat originel contre l'esclavage est un des tout premiers combats au nom des seuls droits de l'homme (ni seulement au nom d'une couleur, d'un territoire, d'une religion).

L'action de Toussaint Louverture à Saint-Domingue ou de Delgrès en Guadeloupe se rejoignent en ce sens. Ce que synthétise Aimé Césaire dans la conclusion de son ouvrage de 1961 sur Toussaint Louverture : *"Quand Toussaint Louverture vint, ce fut pour montrer qu'il n'y a pas de race paria, qu'il n'y a pas de pays marginal, qu'il n'y a pas de peuple d'exception, ce fut pour incarner et particulariser un principe, autant dire pour le vivifier. Donc dans l'histoire et dans le domaine des droits de l'homme, il fut pour le compte des nègres l'opérateur et l'intercesseur. Le combat de Toussaint Louverture fut ce combat pour la transformation du droit formel en droit réel, le combat pour la reconnaissance de l'homme et c'est pourquoi il s'inscrit et inscrit la révolte des esclaves noirs de Saint-Domingue dans l'histoire de la civilisation universelle."*

Il s'agit sans doute là du premier exemple historique du "droit d'ingérence" internationale au nom des Droits de l'homme, concernant des peuples esclaves qui par leur statut imposé de biens meubles sans identités, échappaient par force et par choix aux clôtures territoriales, ethniques, raciales, aux assignations de religion et de nationalités et se posaient comme par nature en "Brigades internationales" de la liberté. C'est de ce modèle historique dont Césaire est l'héritier.

7) La pièce de théâtre : *Une saison au Congo* (1967) centrée sur les trois mois de pouvoir de Lumumba, montre que son héros est porté par deux ambitions : d'une part, l'unité du peuple congolais à construire au-delà des coupures ethniques et des sécessions politiques, d'autre part l'unité de l'Afrique. Le sort des deux étant étroitement lié face aux assauts du néocolonialisme porteur de balkanisation pour fragiliser les indépendances.

D.M.

Aimé Césaire au théâtre

Le théâtre pour Césaire est fondamental car il est le lieu de la difficile synthèse entre le poétique et le politique, entre l'historique et le prophétique : tant dans ses thématiques que dans son langage, Césaire a toujours tenté de faire tenir ensemble tous ces bouts. Du réalisme le plus trivial jusqu'à la profération lyrique, tous les langages nourrissent son théâtre. Et c'est aussi la tentative forcenée pour passer de la solitude poétique à la solidarité théâtrale, les pièces étant conçues comme des propositions à nourrir de la confrontation collective avec metteurs en scènes et comédiens.



Le théâtre est en réalité présent dès l'origine dans sa vie : aller au théâtre était un de ses grands plaisirs, depuis les années d'étudiant à Normale Sup d'où il s'échappait pour voir Claudel et Giraudoux, jusqu'aux années finales, où il ne ratait aucune des pièces du festival de Fort-de-France au SERMAC en juillet. En passant bien sûr par les riches années de ses créations propres, grâce à la rencontre de Janheinz Jahn en Allemagne, où il fut

souvent joué en premier, et de Jean-Marie Serreau puis d'Antoine Vitez à Paris, et des troupes de comédiens noirs auxquels il fallait offrir des pièces pour leur soif d'expression. Aussi, le théâtre n'étant justement pas pour lui une pratique solitaire, la disparition prématurée de Serreau puis de Vitez, l'ont ramené en quelque sorte à la solitude retrouvée de la seule expression poétique.

Très tôt, très jeune, l'expression théâtrale est présente aussi dans son œuvre, avec *Les chiens se taisaient*, et même dès le *Cahier d'un retour au pays natal* qui peut être lu comme un cri d'oralité du héros solitaire en représentation sous le regard d'une foule muette à qui il finit par prophétiser un avenir de solidarité *debout et libre*, thème des quatre pièces à suivre.

On ne saurait donc reprocher à Césaire aucun oubli de la Martinique dans son théâtre, au profit d'Haïti et du Congo, si l'on considère la grande cohérence structurelle du *Cahier* jusqu'à *Une tempête*. Les Antilles avec le *Cahier* et *Les Chiens*, sont le lieu de la découverte de l'extrême déchéance originelle, à la fois bavarde et muette comme un chœur de morts vivants, et de la puissante résistance d'une parole essentielle édiflée par des corps *debout et*

libres, à la barre et à la boussole. Quel héros tiendra la barre ou la confisquera au nom du peuple déboussolé, tel est le thème récurrent des trois pièces de théâtre, organisées autour d'une même cohérence structurelle, d'un même jeu de niveaux de langages, du même mélange de farce et de tragédie antique, et d'une même fin : la solidarité du peuple échouant à vaincre la solitude du héros sacrificiel.

Le *Roi Christophe* n'est pas une plongée dans un passé grandiose rassurant : elle est prophétie du présent tragique à venir des indépendances de la décolonisation, d'Afrique en Amérique et Asie, non pas comme une Cassandre désenchantée, mais comme un prophète lucide du malheur avec les clés pour l'éviter. La *saison au Congo* n'est pas la représentation d'une actualité si théâtralement tragique qu'on n'aurait qu'à recopier, elle prend en charge le mythe universel et la théâtralité de la prophétie vivante après la mort du prophète Lumumba. Et *Une tempête* n'est pas une fuite dans l'espace rassurant d'une scène élisabéthaine, mais elle éclaire au plus près l'actualité tragique des combats pour l'égalité raciale à l'heure du Black power.

Au-delà des siècles, des continents et des lieues, tout se tient, du Rebelle jusqu'à Caliban, toujours sous le regard et la parole de l'omniprésent poète-Ariel. Nulle mer ne peut séparer la Martinique du Congo, et nul désert ne peut séparer Christophe de Lumumba, ceux que le théâtre se donne pour mission de relier et de relayer. Comme Césaire le disait dans un dernier poème : *L'interstice même que la vie ne combla -tout se retrouvera là- cumulé pour le sable généreux.*

Au fil du même ouvrage de quatre pièces chaque fois remises sur le même métier, il faut imaginer Césaire-Sisyphes heureux.

D.M.

Entretien avec Aimé Césaire sur le théâtre

Le Monde n° 7071, samedi 7 octobre 1967, page 13.

Pour l'ouverture de sa saison 1967-1968, le Théâtre de l'Est parisien accueille, en l'absence de la Guilde, en tournée aux États-Unis, la compagnie Serreau-Périnetti, qui crée la dernière œuvre du poète antillais Aimé Césaire, **Une saison au Congo**. Consacrée au destin tragique de Patrice Lumumba, cette pièce, qui était parue l'an dernier aux éditions du Seuil, a été considérablement remaniée par l'auteur.

On retrouvera dans cette nouvelle mise en scène de Jean-Marie Serreau quelques uns des comédiens de La tragédie du roi Christophe, donnée par un nombre limité de représentations à l'Odéon en 1965. Doua Seck sera le peuple, représenté par un joueur de sanza ; Yvan Labejof, Mobutu ; Lydia Ewandé, Pauline Lumumba ; Jean-Marie Serreau, Dag Hammarskjöld ; Bachir Touré, Lumumba. Trente représentations d'Une saison au Congo sont prévues, jusqu'au 12 novembre. Ensuite, la compagnie doit faire une tournée dans les maisons de culture, avec la pièce de Césaire et celle de Yacine Kateb, créée l'an dernier au Petit-TNP, Les ancêtres redoublent de férocité. Au printemps, elle se rendra quinze jours au Piccolo Teatro de Milan, avec Christophe, Un été au Congo, de Césaire, et La femme sauvage et «Les ancêtres, de Kateb. Puis une tournée est prévue dans les pays de l'Est.

D'autre part, la Comédie-Française a confié à Serreau la mise en scène de la trilogie de Claudel l'an prochain. Actuellement, il souhaite surtout la constitution d'une compagnie de caractère international métis, autour d'un répertoire qui, outre Kateb et autour d'un répertoire qui, outre Kateb et Césaire comprendrait la Haïtien Depestre (avec sa pièce Arc-en-ciel pour un Occident chrétien), le Guatémaltèque Asturias, le Colombien Buenaventura, la Noire américaine Adrienne Kennedy (Rais mass, Funnyhouse of the negro). Continuant à faire office de « tête chercheuse » du théâtre contemporain, il prospecte avec méthode un nouveau répertoire qui tend à prouver que la liberté d'expression n'est pas un privilège du monde occidental.

« Kateb et Césaire m'importent autant que Brecht, Beckett ou Ionesco, dit-il, parce qu'ils sont des poètes en rapport direct avec notre société. Ils sont des habitants de notre langue, mais non des habitants de l'Hexagone. À un moment où les frontières des grands affrontements ne sont plus uniquement des frontières territoriales, je me sens, moi, plus l'habitant d'une langue que l'habitant d'un terroir. »

« Mon théâtre c'est le drame des nègres dans le monde moderne »

Député et maire de Fort-de-France depuis 1945, Aimé Césaire se trouvait, jusqu'à mardi, à la Martinique, où le dernier cyclone a provoqué de graves dommages. A la veille de la « générale », il a bien voulu nous parler de sa pièce :

Une nouvelle édition du texte définitif pour la scène vient de paraître dans la collection Théâtre des Éditions du Seuil.

« Je n'ai pas voulu écrire un « Lumumba », précise-t-il. Une saison au Congo, c'est une tranche de vie dans l'histoire d'un peuple. Je m'arrête avec la venue de Mobutu, point de départ d'une saison nouvelle. La première saison est terminée ».

- Comme dans le Roi Christophe, vous vous attachez à montrer la tragédie de la décolonisation à travers le destin d'un individu, d'un individu qui échoue. Pourquoi ?

- Chaque fois, ce destin individuel se confond en réalité avec un destin collectif ; et si Christophe peut avoir des côtés ridicules en tant que personne, son côté « bourgeois gentilhomme », si vous voulez, il y a chez lui un côté qui est grand, pathétique, dans la mesure où, malgré ses erreurs, malgré ses défauts, son sort se confond avec le destin d'une collectivité. De même Lumumba... Il n'est pas que l'homme Patrice Lumumba ; c'est avant tout un homme symbole, un homme qui s'identifie avec la réalité congolaise et avec l'Afrique de la décolonisation, un individu qui représente une collectivité.

A la recherche d'une légitimité

Mon théâtre n'est pas un théâtre individuel ou individualiste, c'est un théâtre épique, car c'est toujours le sort d'une collectivité qui s'y joue.

Il est vrai que ces vies se terminent mal le plan individuel. Disons que se sont des tragédies optimistes. Christophe ne finit pas comme un banal tyran qui est trucidé, ce n'est pas vrai. La pièce se termine presque par une apothéose, et il y a quand même une semence de futur dans son échec. Avec Lumumba, c'est encore plus vrai ; la pièce se termine par l'intronisation de Mobutu et on sait que maintenant qu'il a le pouvoir, il le sent mal assuré parce qu'il manque une légitimité ; et cette légitimité, il la cherche où ? Auprès de Lumumba...

Cela indique dans mon esprit qu'on ne peut rebâtir le Congo qu'à partir de Lumumba. Voilà le vrai sens de la pièce, et par conséquent, cet échec, au fond, c'est Si le grain ne meurt.

- Pour vous Lumumba est avant tout un voyant, un poète, plutôt qu'un révolutionnaire. Quelle place accordez-vous au poète dans la politique ?

- Pour moi, le vrai révolutionnaire ne peut être qu'un voyant. Je suis de ceux qui intègrent l'utopie dans la révolution, et je ne veux pas tomber dans le schéma qui consiste à dire : il y a les révolutionnaires et il y a les utopistes.

Évidemment, ma conception du révolutionnaire c'est toujours quelqu'un qui est en avant ; il y a donc un prophétisme qui est la première démarche révolutionnaire. D'ailleurs ma formation politique elle-même veut que je réconcilie ces deux notions.

Et Lumumba est un révolutionnaire dans la mesure même où il est un voyant. Parce que, en réalité, qu'a-t-il sous les yeux ? Un malheureux pays, un Congo bigarré, mal fichu, mal léché, divisé, séparé en ethnies, avec un peuple qui naît après le long esclavage belge. La grandeur de Lumumba, c'est le balayer toutes ces réalités et de voir un Congo extraordinaire qui n'est pas encore que dans son esprit, mais qui sera la réalité de demain. Et Lumumba est grand par là parce qu'il a toujours un au-delà chez lui. Bien entendu, ce sont des qualités de poète, d'imagination.

Une arme, la parole

Et, en plus, il est poète par le verbe. Je ne veux pas faire allusion à une rhétorique politicienne, comme certains le croient, mais à la philosophie bantoue dans laquelle s'intègre la puissance magique du verbe, la puissance du nommo, le verbe créateur. Lumumba est un homme qui a une seule arme, c'est la parole ; mais c'est une parole magique. C'est sa grandeur, c'est en même temps sa faiblesse. Par conséquent, je refuse, là aussi, l'antinomie révolution et utopie, praxis et imagination. Je considère que l'action se fait précisément par l'imagination et par le verbe.

- Vous utilisez dans *Une saison au Congo* un vocabulaire bantou et des notions de philosophie bantoue qui donnent à la pièce un côté ethnographique. Pourquoi ?

- De toute manière, si je suis un poète d'expression française, je ne me suis jamais considéré comme un poète français. Autrement dit, j'ai choisi de m'exprimer dans la langue française parce que c'est celle-là que je connais le mieux. Les hasards de la culture font que je suis d'un pays francophone, mais je pense que si j'étais né dans les Antilles britanniques, je me serais probablement exprimé en anglais.

Le français est pour moi un instrument, mais il est tout à fait évident que mon souci a été de ne pas me laisser dominer par cet instrument, c'est-à-dire qu'il s'agissait moins de servir le français pour exprimer nos problèmes antillais ou africains et exprimer notre « moi » africain.

Un « nègre de la diaspora »

Comme notre français ne peut pas être celui des autres, et n'ayant pas d'autre langue à ma disposition, j'ai essayé de donner la couleur ou antillaise ou africaine. C'est pourquoi aussi dans Christophe, la langue que j'emploie, qu'on croit un français archaïque ou savant, n'est surtout qu'un français conforme au génie de la langue des Antilles, le créole. Et dans Une saison au Congo, j'ai voulu faire un français africain.

- Antillais, vous avez toujours depuis le Cahier d'un retour au pays natal, revendiqué votre passé africain. Mais vous dites souvent que vous êtes un « nègre de la diaspora », donc en dedans et en dehors. Comment l'Afrique reçoit-elle vos œuvres ?

- Les Antillais pensent trop souvent qu'il y a la France, qu'il y a ceux qui sont des français de couleur et que, là-bas, au loin, il y a une bande de sauvages qu'on appelle les Africains. Très tôt j'ai réagi et j'ai toujours considéré les Antillais, tout francisés qu'ils soient — et je ne nie pas qu'ils sont francisés comme les Gaulois ont été romanisés. — comme des Africains. Une des composantes des Antilles, c'est certainement la culture française, mais l'autre, la plus importante, c'est tout de même la composante africaine.

L'Afrique, même si je ne la connais pas bien, je la sens. Elle fait partie de ma géographie intérieure, et c'est pourquoi je suis frappé par l'accueil fait à mes œuvres en Afrique. Souvent, mon œuvre est mieux comprise en Afrique qu'aux Antilles. Et l'Africain se reconnaît. On dit mes poèmes difficiles, mais lorsqu'on a joué le Roi Christophe à Dakar, on l'a joué dans un stade, devant un public populaire, qui a réagi chaleureusement. Je crois que le contact est établi.

- Préparez-vous une nouvelle pièce ?

- Maintenant ma raison me commanderait d'écrire quelque chose sur les nègres américains. Je conçois cette œuvre que je fais actuellement comme un triptyque. C'est un peu le drame des nègres dans le monde moderne. Il y a déjà deux volets du triptyque : le Roi Christophe est le volet antillais, Une saison au Congo le volet africain et le troisième devrait être, normalement celui des nègres américains, dont l'éveil est l'événement de ce demi-siècle. »

Propos recueillis par Nicole ZAND.

Aimé Césaire : une bibliographie théâtrale

- Et les Chiens se taisaient, tragédie: arrangement théâtral - Paris ; Présence Africaine, 1958
- La Tragédie du roi Christophe - Paris ; Présence Africaine, 1963
- Une Saison au Congo - Paris ; Seuil, 1973
- Une Tempête, d'après La tempête de Shakespeare - Paris ; Seuil, 1969

Et les chiens se taisaient

Création : La pièce a été présentée pour la première fois le 16 septembre 1960 à Bâle puis à Hanovre, le 20 avril 1963 dans une adaptation en allemand de Janheinz Jahn. Langue : Français. Édition : Présence africaine, 1956

Argument : C'est la vie d'un homme, d'un révolutionnaire, revécue par lui au moment de mourir au milieu d'un grand désastre collectif. Et les chiens se taisaient ou la lutte contre le colonialisme présente un cadre cosmopolite quant à l'histoire et quant à la géographie. La pièce englobe tous les pays colonisés et se déroule du début de la colonisation sous toutes ses formes à l'acquisition de l'indépendance réelle en passant par la décolonisation partielle.

Synopsis : Un homme (*le Rebelle*) revit ses hésitations, ses élans, ses rêves, ses défaites, ses victoires : d'abord, la naissance en lui de la révolte dans le contexte colonial de la plantation parmi les sollicitations contradictoires de l'amour, de la solidarité avec *Le cœur* et de la solitude, son combat spirituel avec les forces du sentiment symbolisées par les personnages symboliques de *L'amante* et de *La Mère*, et enfin, la confrontation avec la mort.

La tragédie du roi Christophe

Création : La pièce fut créée le 4 août 1964 au festival de Salzburg, puis en France l'année suivante, au théâtre parisien de l'Odéon, par la Compagnie d'Art dramatique Europa Studio. La pièce fut jouée avec un succès grandissant à Berlin, à Bruxelles, à la Biennale de Venise, dans les Maisons de la Culture en France, au festival des Arts Nègres à Dakar, à l'exposition Internationale de Montréal, en Yougoslavie et au Piccolo Teatro de Milan. Édition : Paris, Présence Africaine, 1963, 1970. Nombre de personnages : 27. Metteur en scène : Jean-Marie SERREAU

Argument : Dans cette pièce Césaire affirme que la politique est la force moderne du destin et l'histoire la politique vécue. A l'aube de leurs indépendances, des pays se trouvent en face

de problèmes cruciaux : ce sont des années de choix, de fondation, de refonte des mentalités, en un mot, les années de la Renaissance Africaine en particulier et du tiers monde en général. **Synopsis** Cette pièce s'inspire des événements politiques Haïtiens après l'indépendance gagnée en 1804 après l'abolition de l'esclavage que Bonaparte avait voulu rétablir en 1802. Aimé Césaire écrit l'histoire du roi Christophe qui prit le pouvoir en Haïti en 1811 et qui restera sur le trône 9 ans. Faire œuvre originale, remodeler le nègre en faisant fi des usages, tel est le vœu de Christophe qui passionné, refuse " de laisser du temps au temps " et proclame la tyrannie pour tirer du fond de la fosse le Nègre jusqu'à l'air, à la lumière, au soleil. Obnubilé par un rêve d'énergie et d'orgueil, il tente de pousser les limites de l'homme au-delà de l'impossible, du sort, de la nature, de l'histoire. Il sera frappé d'apoplexie et pour ne pas tomber entre les mains des traîtres, il mettra fin à ses jours sans avoir pu réaliser l'idéal dont il était prisonnier.

Une saison au Congo

Création : Créée le 4 octobre 1967 au Théâtre de l'Est Parisien par la compagnie Serreau-Perinetti.

Edition : Paris, Le Seuil, 1973

Nombre de personnages : 30

Nom des interprètes : Armand Abplanalp, Moro Bitty, Daniel Dubois, Georges Hilarion, Daniel Kamwa, Badou Kassé, Yvan Labejof, Jean Marie Lancelot, Théo Legitimus, Jackson Nshindi, Douta Seck, Dominique Serreau, Jean Marie Serreau, Bachir Touré, Rudi Van Vlaenderen, Marie-Claude Benoît, Cayotte Bissainthe, Lydia Ewandé, Darling Légitimus, Danielle Van Bercheycke

Metteur en scène Jean-Marie SERREAU

Argument : Césaire met en valeur dans cette pièce, la fragilité des États Africains face aux forces coercitives du néo-colonialisme soucieux de tirer encore plus de profit des indépendances , en jouant sur les divisions internes de chaque pays.

Synopsis : L'action dramatique de cette pièce a été inspirée par les événements qui se sont déroulés au Congo (aujourd'hui le Zaïre) entre Juin 1960 (l'année de l'indépendance du Congo) et le 17 janvier 1961, date à laquelle le colonel Mobutu livre Lumumba, premier ministre renversé, et deux de ses partisans, aux autorités katangaises qui les massacrent sauvagement . "Après l'âge de l'épopée, celle de la décolonisation, prévient Césaire, commence l'âge de la tragédie".

Une tempête (adaptation de Shakespeare pour un théâtre nègre)

Création : Été, 1969. Troupe de J.M. Serreau au Festival d'Hammamet en Tunisie. Metteur en scène : Jean-Marie SERREAU

Argument : En 1971, reprenant la structure de *La tempête* de Shakespeare, Césaire revisite

et veut dépasser la dialectique du maître et de l'esclave.

Synopsis : *Une tempête* donne un relief accru aux rapports de Prospero et de Caliban, sur lesquels elle se recentre; le maître est un colonisateur blanc, l'esclave un noir colonisé, leur affrontement irréductible, et l'artiste-poète Ariel porte la parole de la prophétie d'un nouveau monde d'égalité conquise.

Une saison au Congo

Création au TNP Villeurbanne en mai 2013, reprise en octobre, tournée en Martinique et au théâtre des Gémeaux à Sceaux en novembre 2013.

Présentation par le théâtre des Gémeaux à Sceaux en novembre 2013 : Un moment de théâtre pour tous à Sceaux. Du vendredi 8 novembre 2013 au dimanche 24 novembre 2013.

<http://92.agendaculturel.fr/theatre/sceaux/les-gemeaux-scene-nationale/#ai6xTaY0c3ALhVil.99>



« De la première pièce La Tragédie du Roi Christophe à la seconde Une Saison au Congo, l'unité d'inspiration est manifeste. Césaire l'indique lui-même en comparant Lumumba à Christophe : « C'étaient tous deux des poètes, des visionnaires très en avance sur leur époque. Pas plus politicien l'un que l'autre, lancés derrière un idéal très noble, ils perdent contact avec une réalité qui ne pardonne pas. Lumumba comme Christophe, ce sont des vainqueurs qui se dressent alors que tout s'écroule autour d'eux ». Nous sommes au Congo belge en 1958 lorsque la pièce débute, c'est une période d'effervescence qui va mener le pays à l'indépendance. Une fois celle-ci acquise, se font jour les oppositions et les diverses pressions pour l'acquisition d'une parcelle du pouvoir. Les colonisateurs, qui semblent avoir quitté la scène politique, attisent les dissensions et tentent encore de conserver le pouvoir économique au besoin en encourageant la sécession du Katanga, une des provinces congolaises. Patrice Lumumba, nommé Premier ministre, dénonce ces malversations. L'atmosphère de liberté et de luttes politiques fiévreuses pour la conquête de

l'indépendance, puis l'ascension de Patrice Lumumba, sont le sujet de la pièce de Césaire. Un héros au temps compté, un chemin semé d'embûches, une mort violente et prématurée, tout est là pour créer à la fois le mythe politique et théâtral. À partir de ces faits politiques précis, et à peine transformés, Césaire transfigure la réalité pour faire de Lumumba une figure charismatique à la lucidité exaltée, symbole de toute l'histoire d'un continent. Loin des « héros positifs » du réalisme socialiste surgissant dans les théâtres de nombreux pays africains qui deviennent indépendants dans les années 60, Lumumba, comme Césaire, est un poète « déraisonnable ». Figure de Prométhée, porteur de feu ou Christ souffrant, l'unité Dieu / homme est ici transformée en Afrique / Lumumba. Le temps de la pièce constitue à la fois un espace et un temps prophétiques ; d'une certaine façon le poète sera l'instrument et la mémoire de cette prophétie. »

Dany Toubiana

Un dossier pédagogique complet établi par le TNP est disponible à :

http://www.tnp-villeurbanne.com/wp-content/uploads/2012/05/12_13_unesaisonaucongo_dossierpedagogique_mai_13.pdf



Aimé Césaire : bibliographie et ressources

► Œuvres d'Aimé Césaire

Cahier d'un retour au pays natal

Poèmes, revue Volontés, 1939, BORDAS, 1947, Présence africaine, 1956 ; 1971

Les Armes miraculeuses

Poèmes, Gallimard, 1946 et « Poésie/Gallimard, 1970

Soleil cou coupé

Poèmes, Editions K, 1938

Corps perdu

Poèmes

(Illustration de Picasso) - Edition Fragrance, 1949

Discours sur le colonialisme

Présence africaine, 1955, 1970, 2004

Et les chiens se taisaient

Théâtre, Présence, 1956, 1989, 1997

Lettre à Maurice Thorez

Présence africaine, 1956

Ferrements

Poèmes, Seuil, 1960 et « Points Poésie », n° P.1873

Cadastre

Poèmes, Seuil 1961 et « Points Poésie », n° P 1447

Toussaint L'ouverture : la Révolution française et le problème social

Essai, Présence africaine, 1962, 2004

La Tragédie du roi Christophe

Théâtre, Présence africaine, 1963 1970

Une tempête

D'après la Tempête de Shakespeare, adaptation pour un théâtre nègre, théâtre Seuil, 1969 et « Points » n° P 344

Une saison au Congo

Théâtre Seuil 1973 et « Points », n° P 831

Moi, laminaire

Poèmes, Seuil 1982 et « Points Poésie », n° P 1447

La Poésie

Œuvre poétique complète, Seuil, 1994, 2006

► Quelques ressources qui pourront appuyer un usage pédagogique

Tous niveaux

GONZALEZ, Jean-François. *La parole d'Aimé Césaire « belle comme l'oxygène naissant »*, CRDP de Martinique, 2013. 2 DVD vidéo + livret pédagogique

BERENGER, Philippe. *Cahier d'un retour au pays natal* : texte dit par le comédien Jacques MARTIAL, suivi de **DAUDE, Emmanuelle.** *Journal intime du Cahier* où la réalisatrice explique l'appropriation du texte par l'équipe créative du film. 2 DVD vidéo + livret [24 p.]

Vidéocassette

GONZALEZ, Jean-François. *Aimé Césaire, poète de l'universelle fraternité.* CRDP des Antilles-Guyane, 1994.

MAXIMIN, Daniel. *Frère volcan*, Edition du Seuil (2013)

Niveau cycle 3 - Collège

PINGUILLY, Yves, MICHETTI, Laetitia. *Aimé Césaire, le nègre indélébile*, Oskarson, 2008. (Histoire & Société). ISBN : 978-2-3500-0343-6

BARDOL, Christian, BELLEMARE, Huguette, EMMANUEL-EMILE, Marlène. *Aimé Césaire, plume ébène : l'œuvre de Césaire à la portée de tous*, Lafontaine, 2009. ISBN : 978-2-912006-88-2

CHATELIER, Armelle. *Once upon a time ... Aimé Césaire, a martiniquan poet*, Oula Publishers, 2009. ISBN : 978-976-95250-0-0

Collège-Lycée

BARDOL, Christian, BELLEMARE, Huguette, EMMANUEL-EMILE, Marlène. *Aimé Césaire, plume ébène : l'œuvre de Césaire à la portée de tous*, Lafontaine, 2009. ISBN : 978-2-912006-88-2

BATTESTINI M. et S. *Aimé Césaire : écrivain martiniquais.* Fernand Nathan, 1974. (Classiques du monde)

BELLEMARE, Huguette. *Aimé Césaire : « Une Tempête » d'après « la Tempête » de Shakespeare : adaptation pour un théâtre nègre*, Honoré Champion, 2012. (Entre les lignes. Littératures du Sud). ISBN : 978-2-7453-2507-5

BOURGIN, Marie-Françoise. *Etude sur « Cahier d'un retour au pays natal » d'Aimé Césaire in* Les documents du CERAG n°1, 1973, Fort-de-France.

DELAS, Daniel. *Aimé Césaire ou le « le verbe parturiant »*, Hachette supérieur, 1991. (Portraits littéraires). ISBN : 2-01-017127-6

HENRY-VAMORE, Simone, MAXIMIN, Daniel, MENIL, Alain. *Césaire, poète engagé* : dossier pédagogique in : « Le Français dans le monde, n°360 de nov. 2008. CLE international.

KESTELOOT, Lilyan, KOTCHY, Barthélémy. *Aimé Césaire : l'homme et l'œuvre, Présence africaine, 1993.*

NGAL, Georges. « Lire ... » *le Discours sur le colonialisme d'Aimé Césaire*, Présence africaine, 1994. (« Lire... »). ISBN : 2-7087-0581-4

PESTRE de ALMEIDA, Lilian. *Aimé Césaire : cahier d'un retour au pays natal*, L'Harmattan, 2012. ISBN : 978-2-296-56959-1

TOUMSON, Roger, DELAS, Daniel. *Apologie d'Aimé Césaire suivi de Césaire et Senghor : étude de poésie comparée*, CRDP Antilles-Guyane, 1993. ISBN : 2-86616-036-3

Sitographie tous niveaux

CNDP. EDUCASOURCES. *Sitographie Aimé Césaire* réalisée par le CRDP de Martinique, 2012. Elle contient des pistes, scénarios pédagogiques comprenant parfois des vidéogrammes.

<http://www.educasources.education.fr/selection-detail-163445.html/>

► Documents sur les Outre - mer

1- Visualisation et fiches pédagogiques de l'exposition « 2011, année des Outre-mer »

<http://www.cndp.fr/outre-mer/exposition.html>

2- Ressources SCEREN disponibles sur le thème des Outre-mer

- Ouvrage gratuit « Terres d'outre-mer »

<http://www.cndp.fr/crdp-paris/Terres-d-Outre-mer-voyage-a>

- TDC « Les outre-mer français »

<http://www.cndp.fr/crdp-paris/Les-outre-mer-francais,27358>

- Aimé Césaire

<http://www.cndp.fr/crdp-paris/Aime-Cesaire,29131>

- À la croisée des cultures

<http://www.cndp.fr/crdp-paris/A-la-croisee-des-cultures,27434>

- Sur le parc national de la Guadeloupe : Sept trésors des Antilles

<http://www.sceren.com/cyber-librairie-cndp.aspx?l=sept-tresors-des-antilles&prod=413455>

- Rythmes et danses de la Martinique

<http://www.sceren.com/cyber-librairie-cndp.aspx?l=rythmes-et-danses-de-la-martinique&prod=231298>

- Recueil de contes d'Amazonie guyanaise : Mots tissés

<http://www.sceren.com/cyber-librairie-cndp.aspx?l=mots-tisses&prod=49570>

- Patrimoine de La Réunion, Le Lazaret de La Grande Chaloupe

<http://www.sceren.com/cyber-librairie-cndp.aspx?l=le-lazaret-de-la-grande-chaloupe&prod=544229>

- Images de la Nouvelle-Calédonie

http://www.cndp.fr/crdp-paris/Images-de-la-Nouvelle-Caledonie?var_mode=calcul

- Chansons des Antilles : CD

<http://www.sceren.com/cyber-librairie-cndp.aspx?l=chansons-des-antilles-cd&prod=323886>

■ Les cahiers créoles du patrimoine de la Caraïbe, n° 4

<http://www.sceren.com/cyber-librairie-cndp.aspx?l=les-cahiers-creoles-du-patrimoine-de-la-caraibe-n-4&prod=215035>

■ Chansons des Antilles

<http://www.sceren.com/cyber-librairie-cndp.aspx?l=chansons-des-antilles&prod=313219>

■ Carte de la Caraïbe

<http://www.sceren.com/cyber-librairie-cndp.aspx?l=carte-de-la-caraibe&prod=379181>

■ Littérature d'outre-mer, Une enfance créole I. antan d'enfance

<http://www.sceren.com/cyber-librairie-cndp.aspx?l=une-enfance-creole-i-antan-d-enfance&prod=22752>

■ Littérature d'outre-mer, Traversée de la mangrove

<http://www.sceren.com/cyber-librairie-cndp.aspx?l=traversee-de-la-mangrove&prod=22753>

3 - Contacts au CNDP

Véronique Billard : 05 49 49 75 05 - veronique.billard@cndp.fr

Michèle Briziou : 05 49 49 75 05 - michele.briziou@cndp.fr

Emmanuelle Savigny : 01 44 55 62 11 / 06 34 26 31 45 - <http://www.cndp.fr/crdp-paris/Librairie>

Librairie du CRDP de Paris - 37 rue Jacob (M° St-Germain des prés) - 75006 Paris